ПLA 38376

ÉMILE VERHAEREN

—

A la Vie qui s'éloigne

POÈMES

suivis de

TROIS ÉPITRES LYRIQUES — SEPT ÉPITAPHES

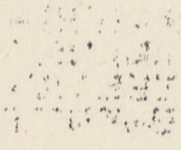
AU-DELA — FEUILLES TOMBÉES

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXIV

ARCHIVES & MUSEE DE LITTERATURE



DU MÊME AUTEUR

Poésie.

POÈMES..... 1 vol.
POÈMES, nouvelle série..... 1 vol.
POÈMES, IIIe série..... 1 vol.
LES FORCES TUMULTUEUSES..... 1 vol.
LES VILLES TENTACULAIRES, précédées des CAMPAGNES HALLUCINÉES..... 1 vol.
LA MULTIPLE SPLENDEUR..... 1 vol.
LES HEURES DU SOIR, précédées des HEURES CLAIRES et des HEURES D'APRÈS-MIDI..... 1 vol.
LES VISAGES DE LA VIE, suivis des DOUZE MOIS..... 1 vol.
LES RYTHMES SOUVERAINS..... 1 vol.
LES BLÉS MOUVANTS..... 1 vol.
LES AILES ROUGES DE LA GUERRE..... 1 vol.
CHOIX DE POÈMES, avec une bibliographie et un portrait..... 1 vol.
LES FLAMMES HAUTES..... 1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, I. *Les Tendresses premières. La Guirlande des Dunes*..... 1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, II. *Les Héros. Les Villes à pignons*..... 1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, III. *Les Plaines*..... 1 vol.

Théâtre.

DEUX DRAMES (*Philippe II. — Le Cloître*)..... 1 vol.
HÉLÈNE DE SPARTE. — LES AUBES..... 1 vol.

A LA VIE QUI S'ÉLOIGNE

POÈMES SUIVIS DE

TROIS ÉPITRES LYRIQUES

SEPT ÉPITAPHES

AU DELA — FEUILLES TOMBÉES

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Trois cent quatre-vingt-neuf exemplaires sur vergé d'Arches,
numérotés à la presse de 1 à 389.
La première édition a été tirée à 1.100 exemplaires
sur papier vergé pur fil Lafuma, savoir :
1.075 ex. numérotés de 390 à 1464
25 ex. (hors commerce) marqués à
la presse de A à Z.

EXEMPLAIRE Nº 329

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

ÉMILE VERHAEREN

—

A la Vie qui s'éloigne

POÈMES

suivis de

TROIS ÉPITRES LYRIQUES — SEPT ÉPITAPHES

AU DELA — FEUILLES TOMBÉES

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXIV

C'est ici le dernier livre de poésies qui paraîtra d'Emile Verhaeren. Les pièces qui le composent sont de différentes époques. L'auteur, sans doute, n'aurait pas tout gardé. Ses amis ont craint la responsabilité d'une sélection et ils ont insisté auprès de Madame Verhaeren pour qu'elle publiât intégralement cet ensemble. Ces poèmes avaient d'ailleurs été classés par le poète lui-même dans des dossiers portant les titres qui forment les divisions du présent volume : *A la Vie qui s'éloigne*, *Trois Epîtres lyriques*, *Epitaphes*, *Au delà*. Sous le titre de la dernière partie, *Feuilles tombées*, qui est également d'Emile Verhaeren, les poèmes sur les paysages ont été réunis à des poésies diverses.

NOTE DES ÉDITEURS.

A LA VIE QUI S'ÉLOIGNE

LES COMMUNIERS

O vous, hommes de Gand, de Bruge et de Courtrai,
Cardeurs, foulons, et vous, bouchers rouges et sombres,
Avec quel héroïsme entre vos doigts serrés
Contractiez-vous vos poings et vos haines dans l'ombre!
Votre boudeuse attente était lourde d'ardeur.
Cessait-elle : sitôt la rage et la terreur
Battaient les carrefours de leurs ailes sans nombre.
L'injustice qui hier encore armait la loi
Était dans le carnage et l'horreur piétinée,
La ville était de flamme et de sang blasonnée ;

Une autre règle, une autre entente, un autre droit
Se précisait soudain en vos frustes cervelles ;
L'avenir s'y forgeait à coups de volonté
Tandis qu'un beffroi noir, farouche et indompté,
Sonnait soudain sur la cité,
Avec le vieux bourdon de ses cloches fidèles,
L'ère nouvelle.

Hommes de Bruge et de Courtrai, hommes de Gand,
Avec mon vouloir âpre, avec mon cœur vorace,
Certes suis-je profondément de votre race.
Je me sens à la fois timide et arrogant,
Aimant et ombrageux, simple et contradictoire ;
J'aime à être mon propre obstacle et tout à coup
A ramasser mon être en un grand élan fou
Vers le danger, l'orgueil, la ferveur et la gloire.

Je tiens tordu dans le présent tout le passé :
En moi cent liens épars se rassemblent en corde ;
Je suis tel qu'un brasier de flammes qui se mordent
Et qui sortent pourtant d'un seul centre embrasé.

Hommes d'Ypres, de Gand, de Courtrai et de Bruges
C'est parmi vous, en ces temps noirs où les Teutons
Ont mis la Flandre et le Brabant sous leurs talons,
Que mon cœur a cherché ses témoins et ses juges.
Vous me fûtes conseil et âpre enseignement,
Vous m'avez ordonné la haine, immensément.
La franchise, l'orgueil, la liberté, l'audace,
Tout ce qui fut conquis et gardé par ma race
Au cours tour à tour sombre et lumineux des jours,
L'Allemagne l'a déformé dans son poing lourd.
Ses yeux qui ignoraient nos vertus coutumières
Ne purent voir quel feu brillait dans vos lumières
Ni quelle âme se dévoilait dans nos regards,
Ses gestes grands n'étaient que gestes de soudards
Dont ils voulaient que l'ombre épouvantât la terre.
Seule sa rage à tout détruire était sincère,
Ils broyaient finesse et grâce, ordre et beauté
Sous le poids monstrueux de sa férocité.

Hommes de Bruge et de Courtrai, de Gand et d'Ypres,
Vos révoltes et vos fureurs furent des titres
Que recueillit au cours des temps tout notre orgueil.
Nous sentons l'affre immense et l'innombrable deuil
Dont s'aggrave à cette heure encor la violence.

Mais, comme vous, nous maintenons l'espoir ardent
Captif et âprement serré entre nos dents.
Dût le pays un jour n'être plus que silence,
Que sous terre nous sentirions encor nos morts
Vouloir avec un sombre et indomptable effort.
Notre force est rugueuse et le temps la fit belle
D'autant plus qu'elle fut et farouche et rebelle ;
C'est le poing haut que nous marchons vers l'avenir,
Nous prétendons comprendre avant que d'obéir
Et demeurer ainsi fermes et volontaires
Et nets et clairs et francs et dignes sur la terre,

Hommes d'Ypres, de Gand, de Bruge et de Courtrai,
Combien de fois l'hiver, les soirs auprès des flammes,
Etes-vous revenus en secret dans mon âme,
Pour l'armer d'un vouloir tenace et acéré !

Je vous sentais, brasiers de fièvre et de silence,
Me glisser votre flamme et votre force à vous
Et mes doigts recourbés empoignaient mes genoux
Comme pour mieux serrer en moi votre présence ;
Et je pleurais si doucement, j'étais heureux
Et je ne disais rien de peur de rompre un charme
Et de ne plus sentir sourdre et tomber des larmes
Pieusement de mes deux yeux.

AME DU MONDE

Ame du monde, enseignez-nous ce qu'il nous faut
Tour à tour de révolte et d'oubli de la règle
Pour aborder joyeux les plus troubles problèmes
Et regarder chaque heure avec des yeux nouveaux !
Enseignez-nous la fièvre et l'élan et l'audace,
Que nous ayons la peur de nous rouiller sur place,
Qu'en notre esprit sans cesse habite le remords
De nous sentir ni assez prompts ni assez forts.
O les bonds fous vers les luttes qui nous enivrent,
Où chaque fois, vaincus, vainqueurs

— Et qu'importent les vérités ou les erreurs ! —
Nous nous sentons jusqu'au tréfonds de notre cœur
Plus nouvellement vivre.

Dites, l'immense ardeur, ou géante ou minime,
De l'effort de chacun vers le but unanime,
Dites, aimer l'affre et le danger
Où tous nous sommes,
Pour mieux encor comprendre et admirer les hommes
Et se grandir et se juger.
Dussiez-vous être moins que ne le veut mon rêve,
Que m'importe si chaque fois
Que mon ardeur vous entrevoit
Elle s'attise et se relève.
Ce qu'il nous faut à tous, c'est quelque haut désir
Que forment les aïeux et dont leurs fils s'enflamment
Pour qu'à travers les temps se concentrent les âmes
Autour d'un fier espoir qui ne veut pas mourir.

Dites, le travail sûr, quoique lent et minime,
De l'effort de chacun vers un but unanime
Malgré l'ennui, l'angoisse et les affres du jour !
Dites, s'emplir le cœur ravi de ce beau songe

Qui ne peut être, lui, tout entier un mensonge
Et qui ébauche en leurs plus lumineux contours
Les plus hauts gestes de l'amour.
Dites, aimer sa force ardente et solitaire
Pour qu'elle soit un jour l'ornement de la terre
Quand tous en comprendront la fervente âpreté,
Donner un tour nouveau aux passions humaines
Pour que leurs nœuds formidables fassent les chaînes
Qui relient l'avenir avec témérité
Au présent déjà surmonté.

Dites, agir, agir et repousser les doutes,
Admettre que soit rude et tragique la route
Sans même un abri sûr sous les arbres d'un seuil,
Se nourrir de courage et de ferme pensée,
Oublier tout péril quand son heure est passée
Et marcher à travers la ténèbre et le deuil
Avec ce seul flambeau, l'orgueil !

Et quand le jour décline et que les bras sont las
Et que le sommeil rôde à l'entour des paupières,
Dites, faire soudain des vœux et des prières
Pour tout cela !

A CEUX QUI VIENNENT

De colline en colline
La grand'route s'incline
Au crépuscule autour du mont,
Nous qui sommes
Les hommes
Qui descendons
Vers les ombres de la vallée,
Gardons
Avec fierté, sur notre front,
Le souvenir flottant des lueurs en allées.

Ne disons pas,
A cette heure où sont mornes et las,
Dans le jour déjà blême,
Nos pas,
Que la vie est funeste et ne vaut pas qu'on l'aime;
Mais décidons qu'il faut avec ténacité
Dans son âpre et ferme réalité
L'aimer,
Pour que le haut orgueil qui monte en notre torse
Ne laisse rien ronger ni rien choir de sa force.

Le monde est un objet de ferveur et de foi
Qui s'offre à l'incessante et tragique conquête,
Peu importent le glas qu'on entend aux beffrois
Et l'airain ténébreux dont la victoire est faite.

Nous qui sommes
Les hommes
Qui descendons
Vers les ombres voilées
Et les brouillards de la vallée,
Et qui croisons
Ceux qui, d'une marche prompte,

Montent,
Ne parlons pas
Des chemins qui ont fait pesants et las
Nos pas.
Mais disons-leur, la main tendue :
« Hommes jeunes, dont les cerveaux
Sont clairs et dont les yeux sont beaux,
Montez là-haut
Les exalter parmi le vent et l'étendue.
La force vierge est sur les cimes répandue,
Elle y est rude et ferme et s'y roidit en rocs,
Elle circule ardente et large autour des blocs
De schiste et de granit que décorent les mousses.
Laissez-la se glisser sans hâte et sans secousse
En vos membres et s'en aller vers votre cœur
Y instaurer de muscle en muscle un sang meilleur.
Que règnent vos regards dans la haute lumière
Pour contempler de là les choses coutumières,
Les campagnes ici et les villes, là-bas.

Les passions médiocres n'habitent pas
Un front que l'air lucide et pur baigne sans cesse ;
L'âme s'y trempe et vainc et bannit sa tristesse
Et sa misère ancienne et ses gestes dolents.

Le rire vivace et sain y passe avec les brises,
On y rêve de fière et de rude entreprise,
Et l'homme y va vers l'homme en de brusques élans
D'allègre confiance et de ferveur rapide
Au point qu'il s'y remplit d'une joie intrépide.

Alors,
Quel que soit le devoir qui la tienne asservie,
Sous un grand jour de flamme et d'or
Lui apparaît la vie.
Elle bondit là-bas, dans les cités ;
Elle s'attarde ici, dans les villages ;
Elle est partout où d'âge en âge
A combattu la volonté.
A qui la sent s'étendre sur la terre
Et battre tout à coup avec force en son cœur,
Elle est plus belle et nécessaire
Que le bonheur.
On y prend le conseil d'être grand pour soi-même,
De négliger ce qui est ruse ou stratagème.
Une nouvelle volupté
Surgit du seul effort et de son âpreté,
On rejette de soi le doute et l'ironie ;
A force de vouloir on éduque le sort ;

L'heure est trop belle enfin pour qu'on songe à la mort,
Et l'âme où la pensée immensément travaille
Est toujours prête au risque et rangée en bataille.

Et puis disons encor :
Jamais œuvre n'est terminée.
L'heure s'ajoute à l'heure, et l'année à l'année
Pour étager toujours plus haut l'espoir humain,
Le travail large et clair qu'ont illustré nos mains,
Qu'il tente et magnifie et unisse soudain
Les vôtres !
Ayez des cœurs plus hauts, des gestes plus parfaits,
Et faites, mieux que nous, ce que nous avons fait ».

Mais nous qui sommes
Les hommes
Qui descendons vers les ombres de la vallée,
Gardons
Quand même, avec fierté, sur notre front,
Le souvenir flottant des lueurs en allées.

LES MARINIERS D'ESCAUT

Pour se comprendre entre eux au fond du brouillard froid,
Les mariniers d'Escaut sifflent entre leurs doigts.

Leur regard obstiné qui veille, scrute et creuse
Ne voit rien devant lui que la brume poreuse.

Leur angoisse s'émeut et de l'obscur danger
Et du frôlement sourd d'un bateau passager.

Sur la rive, les villages aux toits sans nombre
Sont moins distincts qu'au fond des nuits les ombres.

Les tours n'existent plus, ni les énormes croix
Que soulèvent, sur les digues, les moulins droits.

Tout est humide et spongieux, et tout s'efface
Et tout semble néant jusqu'au bout de l'espace.

Pourtant,
Sans se lasser un seul instant,
En ces ténèbres blanches
Comme de hautes avalanches,
Les vieux bateaux d'Escaut
Glissent, et lentement s'en vont.
L'eau est pesante, et nul flot ne s'ébroue,
Crinière au vent, contre la proue ;
Le gouvernail ne vibre point
Dans l'étreinte des doigts qui se serrent en poing ;
Un vent toujours égal souffle sans violence,
Tout se règle d'après des ordres coutumiers,
Et seuls déchirent le silence
Les sifflets crus des mariniers.

Et tout au bord du fleuve, au long des routes,
Des gens sont là qui se dressent comme aux écoutes
Et qui tendent — oh vainement ! — leurs yeux
Vers le péril mystérieux
Qui s'éloigne ou s'approche, et qui voyage
On ne sait où, là-bas, de parage en parage,
Tandis que les clochers sonnent un glas
Qu'à peine à quelques pas
L'on n'entend pas.

Perdus, mais acharnés dans la brume âpre et blême,
Les mariniers d'Escaut n'espèrent qu'en eux-mêmes.

A peine un juron sourd jaillit-il de leurs dents
Quand leur main est trop lente et leur geste imprudent.

Ils acceptent le sort obscur qui les envoûte
Et le sombre travail dans le risque et le doute.

A quelques bancs de sable entr'aperçus soudain
Ils repèrent, sans se tromper, le vrai chemin.

Ils vont et vont toujours creusant leur long sillage
Vers les anses où les guettent ceux des villages.

Et quand ils ont trouvé la passe au col étroit,
Un long sifflet joyeux jaillit d'entre leurs doigts.

Le vieux passeur d'Escaut qui veille à sa fenêtre
Devine où les bateaux vainqueurs vont apparaître

Et, le premier, il voit leurs grands fantômes blancs
Sortir de la brume et de la mort, lentement.

EN CES PAYS D'AIR RUDE

En ces pays d'air rude et d'espace salin,
Quand longtemps j'ai marché à pas égaux et pleins,
J'écoute
Vers le soir approchant gémir de route en route
La longue et sombre voix monotone des pins.

Depuis quels temps, avec sa plainte et son mystère,
Fait-elle ainsi des caps, des mers et de la terre,
Le tour ?

Et depuis quand son rythme errant et solitaire
Aggrava-t-il les cœurs d'un battement plus lourd ?

Ceux des côtes et des dunes l'ont entendue
Quand ils rentraient, après les batailles perdues
Là-bas
Et qu'ils fuyaient au loin avec leurs enfants las
Et leur femme affolée et leur mère éperdue.

Et ceux qui revenaient en pieux pèlerins,
Après avoir ployé sous leurs targes d'airain
L'Asie,
Sentaient passer la voix dans les branches noircies
Dont les grands vents d'hiver battaient leur fief marin,

Enfin ceux-là dont l'aventure était l'ivresse
Et qui poussaient au sud leurs barques chasseresses,
Par bonds,
En regagnant la crique où les voiles s'affaissent,
Écoutaient sur leurs rapts passer le chant profond.

Ainsi venant des loins tumultueux des âges
Et de grève en falaise, et de baie en rivage,
La voix
Même apaisée acquiert comme une ampleur d'orage
Et sa douce rumeur est encor un effroi.

PAR LES JOURS DE SOLEIL...

Par les jours de soleil assombris de nuages,
Quand septembre ramène un printemps bref et frais
Sous les calmes midis, l'ombre lente voyage
De l'un à l'autre bout de l'immense forêt.

Le pin l'épand sur l'orme et l'orme sur le chêne
Et le tremble la verse au pied du châtaignier.
A peine aperçoit-on dans la combe prochaine
Un morceau de clarté briller sur le sentier.

Tout est repos, senteurs, balancements, murmures,
Mais que la frondaison frémisse au cri des vents,
Soudain l'orage étreint et l'ombre et les ramures
Et le bois tout entier n'est qu'un danger mouvant.

Égarez-vous, mon songe, en cette multitude
De torses violents et de bras exaltés,
Pour recueillir en leur sauvage solitude
Une calme et certaine et fière volupté.

Rameaux tordus et troncs ployés et feuilles blêmes
Et volantes au loin vers les champs dégarnis,
Et la lutte et la haine, et tout là-haut quand même,
Les petits des oiseaux qui dorment dans les nids.

Et les aquilons fous et leurs ailes sans nombre
Ployant et déchirant les taillis dans leur vol,
Et l'affre et la frayeur, et néanmoins dans l'ombre
Les insectes creusant leur maison sous le sol.

Et l'orgueil de savoir que la rage errabonde
Et la rôdeuse envie avec ses cris mauvais,
Dès que la vie est haute et que l'œuvre est profonde,
Malgré leurs noirs assauts ne la troublent jamais.

NOVEMBRE EST CLAIR ET FROID

Novembre est clair et froid et sa belle lumière
Se déplie en splendeur sur le pâle gazon ;
Un son de cloche au loin fait parler l'horizon
Et dans mon clos fleurit une rose dernière.

S'il fallait que mon cœur se refroidît d'autant
Pour goûter la beauté de cette heure sereine,
Temps, j'admets ta rigueur et j'excuse ta haine
Qui m'impose l'hiver où régnait mon printemps.

Mon désir est sorti de moi-même et du monde
Comme d'un lumineux et colossal palais,
Mais pour aimer encor le temps calme qu'il fait,
Je me sens comme armé d'une arme plus profonde.

Avec sa grande paix la nature entre en moi,
Elle éprouve mon être à sa force éternelle,
Déjà je m'habitue à m'effacer en elle
Et quand viendra la mort, je serai sans effroi.

Tout est tranquille enfin, et la règle est suivie.
De mes longs désespoirs, il ne me reste rien.
Où donc le vieux tourment, où le regret ancien ?
Un soleil apaisé se couche sur ma vie.

AUTOMNE

Une dernière fois, avant l'hiver qui mord
Les campagnes, les eaux, les bois et les orées,
Tu promènes là-bas ta splendeur éplorée,
Automne aux fruits tombés, automne aux oiseaux morts.

Tes pas, qui ne sont plus que de pâles lumières,
Effleurent le feuillage aux sentiers répandu,
Et tes mains caressant les raisins suspendus
Les réchauffent à peine au pignon des chaumières.

Tu t'en vas lente et grave, avec ton front, penchant
Dans l'air de pourpre et d'or, son deuil de cendre et d'ombre,
Et l'oblique soleil fait si longue ton ombre
Que des manteaux de nuit semblent traîner aux champs.

Les vents : ils sont partis, qui t'ont découronnée,
Et voici le silence et les tristes rayons
Et les fleurs mélancoliques des vieux gazons
Pour seuls témoins de ta douleur illuminée.

Et tu meurs magnifique et tranquille ce soir,
Doux visage assombri que le couchant contemple.
Oh ! que ta fin me soit l'autoritaire exemple
Qui m'apprenne à souffrir et mourir sans déchoir.

CONSEIL

A l'heure où l'on dirait la clarté composée
Du sang vermeil et transparent des rayons d'or,
Octobre pacifique et rayonnant encor
Impose son deuil clair à ma sombre pensée.

Que je songe, un instant, au régulier déclin
De mon ardeur profonde et de ma force vaste,
Pour exalter mon âme, il entoure de faste
La coupable douleur dont cette âme se plaint.

Je regarde et je vois la tranquille opulence
Des bois pleins de soleil qui se sentent finir,
Mais dont les derniers jours marqués par l'avenir
Revêtent de splendeur tenace le silence.

A l'automnal exemple et de mort et d'orgueil,
Voici sur les sentiers les feuilles se répandre
Et les branches tomber dans la boue et la cendre
Et traîner sous les pas qui vont de seuil en seuil.

Mais eux, les troncs, malgré l'autan et sa tempête,
Se maintiennent quand même à leur place debout,
Voulant rester comme invaincus jusques au bout
Et commander encore au vent de leur défaite.

LE HAUT AMOUR

Les merveilleux cristaux des stellaires essieux
Tournent dans les chemins du ténébreux espace;
La nuit est translucide, et sur les jardins passe
L'aile d'un vent si doux qu'il est silencieux.

J'admire ton beau corps et ton front et tes yeux
Où tour à tour se voile ou resplendit ta grâce.
Mais ton regard me fuit si j'y cherche la trace
De quelques hauts désirs ou de quelques grands vœux.

Que je vienne vers toi du fond de ma souffrance,
Ou que toi-même, hélas ! tu me caches tes pleurs,
Ne songeons plus au cours ancien de nos malheurs.

Soyons tous les deux, l'un pour l'autre, une espérance ;
Déjà mon cœur s'exalte et j'écoute à genoux
Un avenir purifié qui rêve en nous.

I

DOUTE

Hélas, comprendras-tu, hélas ! toi qui n'es belle
Qu'aux heures d'or du brusque amour,
Quand tes yeux clairs sont tour à tour
Heureux, soumis ou bien rebelles ?

Comprendras-tu, toi, dont la chair vivace et forte
Me fait songer aux espaliers
Groupant leurs beaux fruits réguliers
Aux deux côtés de notre porte ?

Comprendras-tu, si tu me vois au long des sentes,
Passer et m'éloigner un jour,
Sans t'avertir combien l'amour
Demeure en moi grande et puissante ?

Comprendras-tu, comprendras-tu ce qu'est une âme
Que ne contente aucun repos
Et qui partout cherche un flambeau
Dont, très haute, brûle la flamme ?

II

LE DÉPART

Mon cœur s'en est allé, mon cœur et ma pensée
Vers un pays de force et d'ardeur condensées.

Ils y vivront longtemps comme en une retraite
Pour que mon âme y tâche à devenir parfaite.

Le bien qui désormais la requiert et la presse
N'est rien s'il n'est point fait de plus rare tendresse ;

S'il n'est plus clair et pur à mesure qu'on l'aime
Moins pour le bonheur qu'il donne que pour lui-même.

Oh ! la ferveur dont on réchauffe chaque idée
Pour que la vie entière en soit élucidée,

Pour que chaque acte, illimitant la confiance,
S'éclaire enfin d'un plus beau feu de conscience.

Mon cœur s'en est allé, mon cœur et ma pensée
Vers un pays de force et d'ardeur condensées,

Tandis que mon corps lourd n'a fait que compter l'heure
Qui sonne et sonne au vieux cadran de ma demeure.

III

LE RETOUR

— Pourquoi ce brusque et sot tapage
A ma porte, durant la nuit ?
— C'est moi. J'ai fait le grand voyage
Autour du monde que je suis.
— Je ne reçois personne, à l'heure
Où maraudent les mendiants.
— Je suis quelqu'un de ta demeure
Qui te revient en suppliant.
— Mon homme a dit ses patenôtres
Et dort chez nous comme il le doit.
— Celui qui dort est quelqu'un d'autre :
Je suis celui qu'il faut qu'on soit.
— Ta voix n'est point celle que j'aime
Et ton long pas m'est inconnu.
— Je viens des confins de moi-même
Avec mon âme en mes yeux nus.
— Un lit est prêt sous les branchages
Pour les vaguants et pour les fous.
— A mesure que tu m'outrages,
Mon cœur, pour toi, se fait plus doux.

IV

DÉFAILLANCE

J'aurais dû fuir, je suis resté :
Trop pure et claire était la flamme
Qu'avait dressée, hélas ! mon âme,
Sur le flambeau de sa bonté.

J'aurais dû fuir, je suis resté,
Accusant cette âme parfaite
D'être cause de ma défaite,
Hélas ! et de ma lâcheté.

J'aurais dû fuir, je suis resté
Et mon cœur triste et ma pauvre âme
Ont retrouvé près de la femme
Mon corps qui n'avait rien quitté.

L'HEURE MAUVAISE

Une branche menue,
Que frôle et que remue
Devant ma fenêtre le vent,
Berce de son va-et-vient lent
Le pauvre et nonchalant
Élan
De mes pensées.

Matin et soir
Je m'attarde à la voir

Tremblante ainsi et lente et balancée ;
Mon corps qui n'est plus qu'ombre et deuil
Vit enfoncé au creux de son fauteuil ;
Dans le ciel luit l'arroi des nues,
Tandis qu'obstinément mes maigres doigts
Rythment contre le bois
Le va-et-vient au vent de la branche menue.

Le temps s'écoule ainsi
— Temps nul, temps fade —
Pour mon farouche et sombre cœur malade ;
Je veux vouloir encor, mais mon corps est transi.

O COURONNE...

O couronne de calme et de belle lumière,
Ceignez ce soir nos cheveux blancs,
Soyez pour nos cerveaux une chaleur dernière
A l'heure où nos pensers sont lents.

Il n'importe que soit morne et sombre
L'ombre
Que notre marche allonge et répand à nos pieds.

Les suprêmes lueurs qui nous frôlent la tête
Chauffent quand même encor un désir de conquête
Dans notre cœur pacifié.

Couronnes de la mort qui flottez sur le monde
Cherchant au gré des jours de pâles fronts lassés
Où dûment vous poser,
Avant que mes regards dans l'infini se fondent
Emplissez longuement de vos lueurs profondes
Mes yeux tranquillisés.

MON FRONT ÉTAIT TROP LOURD

Mon front était trop lourd; j'étais seul dans la plaine.
Parfois je m'arrêtais écoutant mon haleine
Lever ou abaisser le poids de mon ennui ;
Soudain je repartis d'un pas pesant mais ferme,
Ayant joie à troubler par les chemins des fermes
Les chiens qui longuement aboient durant la nuit.

Je disais à mon pas : O pas qui retentis
Encor et qui jadis fus clair, léger et large,

Tu vas plier bientôt sous l'ombre et sous la charge
Des ans toujours plus lourds qui font plus lourd mon dos
Déjà le mal sournois s'insinue en mes os,
Il s'y darde comme une langue ardente et fine;
Partout il me conquiert, me brûle et me lancine.
Pas clair, léger et large à travers les grands bois
Bientôt tu ne sonneras plus comme autrefois
Contre les cailloux blancs des routes rectilignes.
Là-bas, à l'horizon, les hauts chênes insignes
Ne m'apercevront plus venir au-devant d'eux,
Je n'aurai plus d'orgueil à me sentir heureux
Avec le vent qui chante et bondit dans la plaine,
Je serai sans ferveur, je percevrai la haine
De mon corps sans élan et de mon cœur sans cri.
Je vivrai dans moi-même, hélas, comme un proscrit,
Ne reconnaissant plus mon être de naguère,
Et ma bouche et mes mains me seront étrangères.
Mon front était pesant quand il songeait ainsi.
Aussi,
Pour secouer de moi mon douloureux souci,
Redoublais-je mon pas sous le ciel vaste et sombre.
Les chiens me renvoyaient leurs aboiements sans nombre
De ferme en ferme, au long des marais et des bois.
L'arbre semblait peuplé de souffles et de voix
Qui me disaient Dieu savait quoi, d'âpre et de triste,
Mon bâton s'acharnait sur le grès et le schiste

Dont les éclats rugueux bosselaient le chemin.
J'aurais voulu marcher d'un pas dur et certain
Obstinément jusqu'au matin,
Et dans mon battement de pas contre la terre
Ma défaillante ardeur mêlait de la colère.

L'APRE DOULEUR

L'âpre douleur, je la rejette,
Mais quelque chose en moi se brise et s'émiette :
Je ne retrouve plus, m'attendant sur mon seuil,
Ce compagnon de jeune et ferme ardeur : l'orgueil.
Je ne me sens plus ni mon maître ni mon guide.
Et quand je veux me redresser encor,
J'ai peur soudain que mon effort
Ne fasse un geste vain qui n'atteint que le vide

Dire qu'au roc vertigineux j'étais monté
Par la plus belle pente,
Tandis qu'en même temps la vieillesse rampante
S'y traînait de l'autre côté.
Elle me rejoignit au haut de la montagne,
Et depuis lors les ombres gagnent
Mon front que la clarté voudrait dorer encor.

Oh ! quel frisson nocturne entre dans mes vertèbres !
Voici le soir qui mord
Avec les dents de ses ténèbres,
Voici le jour, le triste jour qui va finir,
Et puis voici
Qu'avec mes yeux pleins de soucis,
Qu'avec mes yeux pleins de prières,
Je me regarde et te regarde aussi
Mourir,
Pâle soleil d'hiver, pauvre et dernière
Lumière.

LA MORT NE M'ÉTAIT RIEN

La mort ne m'était rien jadis,
Mais aujourd'hui,
Avec un cœur ferme encor et hardi,
Je dis :

« L'ombre où je rentre
Est plus belle que le soleil;
La vie est un cercle vermeil
Dont la mort est le centre.

« J'ai marché d'un grand pas
Dans le chemin illuminé des heures,
Et maintenant j'accueille avec son essor las
Le soir dont les ailes m'effleurent.

« Au seuil noir du tombeau
Je restitue à l'ombre et au mystère
Tout ce qu'ils m'ont fait faire
Sur terre,
De simple et de pieux, de fervent et de beau. »

TROIS ÉPITRES LYRIQUES

AU COLON

Celui qui part garde en ses yeux
Les monts, les bois, les eaux, les cieux
Et les tours et les toits, et la plaine et la plage
Qui lui furent ou son pays ou son village ;
Celui qui part garde en ses yeux
Les longs regards et les adieux de ceux
Qu'il quitte et qu'il regrette, épouse et sœur et frère;
Celui qui part garde en son corps
Tout ce qu'il hérita : geste, vouloir, effort,
De ses aïeux qui reposent sous terre.

Il tient aussi sa force en lui
Comme une épargne âpre et secrète,
Et n'importe où que sa marche s'arrête,
A l'aube, au soir, le jour, la nuit,
Toujours il vivra du mystère
Qu'il semble avoir pris avec lui
En désertant un jour l'autre bout de la terre.

Le monde est devenu double en son esprit :
Il est là-bas, repos, amour, douceur, enfance,
Pays quitté, bonheur tranquille et circonscrit ;
Il est ici, péril, lutte, attaque, défense
Avec on ne sait quelle ivresse et quel effroi.
O nature abondante et féroce à la fois,
Comme te voilà autre et soudaine et nouvelle !

Homme d'ailleurs,
N'exige pas de sort meilleur
Que d'exercer tes bras, ton cœur et ta cervelle
Sur les peuples secrets et le sol merveilleux
Des pays neufs, mais périlleux.

Mais quelque ferme et sûr que ton pouvoir s'atteste,
Sois néanmoins prudent et subtil en tes gestes,
Ménage-les comme un sobre justicier
Qui tranche et veut, mais se refuse à le crier
Aux cent échos tonnants des lacs et des montagnes.

Que ton pas soit léger sur le sol des campagnes,
Mais qu'on en voie obstinément l'empreinte au loin.
Le désir qui se cache et se terre en son coin
Est le seul vrai désir des rivaux qui te guettent
Pour s'indigner ou se servir de tes conquêtes.
Pratique avec amour et jamais à moitié
L'opportune largesse et l'adroite pitié ;
Toute emprise devient bientôt inefficace
Si le bras est trop long et la main trop rapace
Et si tu n'es selon l'instant
Avare ou généreux, flexible ou résistant.

Sois donc comme un faisceau de volontés contraires
Pour mieux t'insinuer dans l'ombre et le mystère
Dont s'entourent le cœur humain et l'univers.
La raison unitaire et directe ne sert
Qu'à détourner vers le rêve l'esprit du maître ;

C'est l'homme et sa complexité qu'il faut connaître,
Et quel dédale est la maison de son esprit.
Pourtant lorsque ta vie
Se sera longuement et dûment asservie
Aux multiples devoirs que ton sort lui prescrit,
Pourras-tu quelque jour sans crainte ni danger
Songer
A ce qui fut naguère
Ta plus haute manière
De comprendre la force et le droit sur la terre ?

Tu parleras alors de ton pays lointain
Où tout est moins soumis au féroce destin,
Où l'on s'essaye à être et plus doux et plus juste,
Où le sens de la loi à tout cerveau s'ajuste,
Où l'entr'aide s'exerce avec ténacité
Pour éloigner l'affre et le mal de la cité,
Où s'inventent l'outil, l'engin et la machine
Qui suppriment l'effort des bras et des échines,
Où tout est mieux réglé pour que l'homme ait moyen
D'augmenter sans péril et sa joie et son bien.
Ceux qui t'écouteront seront lents à comprendre,
Mais ta voix sera juste et tes conseils hardis
Et ton exemple aura grand soin de leur apprendre

Que ton gèste s'accorde avec ce que tu dis.
Tu sentiras alors comme une gloire d'être
Celui qui tient un peu d'avenir en sa main
Et qui mieux que tout autre excite à reconnaître
Ce qui rapproche entre eux les cœurs les plus lointains
Et s'acharnant ainsi pour qu'un jour se confondent
En de mêmes pensers vingt peuples différents,
Tu travailles, le cerveau clair, selon ton rang,
A l'unité du monde.

O coin d'Europe où ton enfance fut bercée,
Comme à cette heure il est ta force et ta pensée !
Comme tu vois, là-bas, la tranquille maison
Dans un hameau, près d'un clocher, à l'horizon
D'où les routes s'en vont, par le soir, infinies,
Tandis qu'ici, autour de toi, la tyrannie
D'un monstrueux soleil brûle la terre et l'eau,
La fleur paraît hostile au bout de son rameau,
Des reptiles qui semblent faits d'éclats de vitres
Pendent à de hauts rocs de salpêtre et de nitre ;
Dès le tomber du jour un nouveau ciel grandit,
La Croix du Sud dans l'ombre et dans l'or resplendit,
La chaude nuit paraît comme une immense alcôve
Pleine du cri d'amour des hommes et des fauves,

La lumière est souffrance à force de clarté,
Le sol est comme en proie à sa fécondité,
La liane s'enrage à l'assaut de la plante,
Tout est étreinte brusque et prise violente
Et puis au loin, après la forêt, le désert
Allonge son néant jusqu'aux bords de la mer.
Telle sera ta vie et ton devoir sur terre,
Homme d'audace lente et d'ardeur volontaire.

LES PARLEMENTS

A mon ami X..., qui rêve d'un mandat.

Trônent sous le plafond Cérès, Pallas, Neptune.
Dans la grand'salle, aux angles nets de la tribune
Le fier métal se crispe en mufles de lions;
L'innombrable parole y souffle en tourbillons
Et s'y ramasse et s'y répand au vent des gestes.
Férocement, de groupe à groupe, on s'y déteste,
Et la haine sévit au nom du bien commun.
Chacun reproche à tous ce qu'il fait à chacun.

Le mensonge est le sang dont vit chaque pensée.
La cruauté alerte est par tous excusée :
Si l'adversaire est pris au piège adroitement,
Le tour de main excusera l'acharnement.
Un angoissant faux-jour baigne les consciences.
Tout n'est plus qu'intérêt, échange et complaisance.
On est prisé d'autant qu'on est plus souple et fort
A maintenir qu'on a raison quand on a tort.
Le subterfuge unit son néant au prétexte.
Toute loi s'embroussaille et s'étouffe en son texte,
Plus rien n'apparaît sûr, simple, direct, profond
Et même le serment semble être à double fond.

Dire qu'un jour tu aimeras cette géhenne,
Toi qui vis aujourd'hui libre et clair en Ardenne
Avec le vent et le soleil pour compagnons ;
Ceux qui t'auront élu proclameront ton nom
D'autant plus haut qu'ils te croiront souple et servile.
Sur de mornes placards aux carrefours des villes
Leurs torts et leurs erreurs te seront imputés,
Tu seras le jouet de mille volontés
Qui te cravacheront ainsi qu'une toupie,
Ton œil s'éduquera d'après leur myopie,
Toi-même inventeras quelque argument subtil
Pour t'excuser d'être à la fois contraint et vil,

Tu ne connaîtras plus, par les belles journées,
Le clair orgueil d'avoir une âme spontanée
A vouer à l'espace, au vent et au soleil,
Tu deviendras le prisonnier de tout conseil
Qui rétrécit, par un calcul mesquin, la vie,
Tes lâchetés seront de lâchetés suivies
Si bien qu'un jour, le cœur torpide et las de tout,
Tu ne chercheras plus ta paix qu'en ton dégoût.

Crois-moi, reste chez toi et sers quelque ample idée
Simplement dans ton cœur par ton cœur fécondée ;
Organise la terre et l'homme qui la veut
Docile à ses desseins et propice à ses vœux ;
Les groupements nouveaux sont les forces nouvelles
Qui restaurent la force ancienne et éternelle,
Incline sur la glèbe un travail ajusté
D'après plus de justice et plus de dignité,
Sois ferme et bienveillant et de raison sereine,
Qu'à tout devoir certain un droit certain s'enchaîne,
Resserre en tes deux mains tout ce qui veut s'unir,
Et fais déjà ce qu'on fera dans l'avenir.

Ainsi, après des ans et puis des ans, peut-être
Finiras-tu par bien aimer et bien connaître

Ce peuple qui sera l'ordre et la loi, demain.
Ton cœur s'éprouvera de plus en plus humain.
Il tremblera au cri des maux et des désastres
Que l'homme millénaire érige sous les astres
Et qu'il veut qu'on entende et que tu entendras.
En ton cerveau bientôt retentira le glas
Des pratiques d'antan et des vieilles idées.
Ton âme, un jour, se sentira comme amendée
D'avoir voué, au lieu d'aumônes et de pleurs,
Ta moderne énergie à l'antique douleur
Et d'avoir supprimé tel mal sous les cieux vastes.
Tu seras, au-dessus des partis et des castes,
Celui qui par lui-même est dangereux et fort,
Et peut-être qu'alors,
Pour que ton œuvre aux yeux de tous puisse apparaître,
Voudras-tu pénétrer dans les parlements d'or,
En maître.

La peur et l'intérêt y viendront tour à tour
S'abriter sous ton geste et t'y faire leur cour.
Tu n'auras qu'à choisir parmi les flatteries
Celle dont tu voudras cingler l'effronterie.
Ils seront devant toi, doux, sucrés et fondants,
Ceux qui jadis t'auraient tué d'un coup de dents,
Que tu dises un mot et tu verras sans peine

Jusqu'où se peut traîner la servitude humaine.
Mais, toi, demeure intact et clair et front debout.
Qu'une intrigue t'enlace ou qu'un tumulte fou
Te provoque du bruit tonnant de ses cent bouches,
N'abandonne jamais ta volonté farouche
Ni l'orgueil de ton verbe ardent, sincère et droit.
Que l'homme de demain déjà tressaille en toi,
Que l'on sente penser en ta phrase profonde
Un peuple tout entier et quelquefois le monde.
Éveille en d'autres cœurs les voix que tu entends,
Aime la passion que fit grande ton temps
Et qui n'est que recherche et conquête éperdues,
Sois une âme par quelque âpre destin mordue
Dont l'effort à mieux faire est si certain toujours
Que, malgré tout, quelques hommes viendront un jour
Te proclamer leur chef et devant l'assemblée
Mettre leur force au pied de ta force isolée.

Dis-moi, te seront-ils demeurés bons amis,
Le soleil de la plaine et le vent endormi
Dans la combe des bois ou le verger des fermes,
Quand ils sauront combien tu es demeuré ferme,
En ton orgueil et ton honneur
Et l'amour acharné qui veut vivre en ton cœur !

LES VILLAGES

A mon ami X..., campagnard.

L'homme qui veille au coin du pont
Dans la nuit sur côte,
Avec son bras debout tient la lanterne haute
Au-dessus de son front.

Par la houle plénière
Des flots, sous le soleil largement étalés,
Légers au vent, clairs de lumière,
Les vaisseaux d'or s'en sont allés

Depuis des temps et puis des temps encore.
Le soir succède au soir et l'aurore à l'aurore,
Et le jour naît et le jour fuit,
Sans que cet homme au bras debout contre la nuit
Jamais n'abaisse
La lueur tendue à travers l'ombre épaisse.

Il n'importe que sa clarté
Éclaire à peine un coin de l'eau funèbre
Et qu'au delà de ce rayon l'immensité
Étend toujours plus loin ses tranquilles ténèbres;
L'homme qui veille est pleinement heureux
D'être tout simplement pour ceux
De son village et de sa côte
Celui
Qui tient en face de la nuit
Le feu dardé de sa lanterne haute.

Ami,
Limite comme lui
Ton modeste devoir au coin où la fortune
Te fit naître parmi les lacs et les lagunes
Au fond d'un pays d'eau, de bois et de grands vents.

SEPT ÉPITAPHES

UN AVOCAT

On laissa choir sur son cercueil de plomb
Les glas, les pleurs et les discours hyperboliques.
C'était un grimaçant joueur de violon
Sur les cordes de la fièvre publique.
Au lieu d'agir, il composait
En ton majeur des phrases belles
Qu'au temps d'émeute et de querelle
La foule entière applaudissait.
Le silence lui faisait mal : la gêne
De ne s'entendre pas le torturait au point

Qu'il haranguait le vent et les vagues de loin
Avec des gestes fous et des paroles vaines ;
Se taire était pour lui comme un arrêt du cœur.
Il en mourut, un soir que la foule lassée
L'abandonna pour quelque autre jongleur
Qui jetait vers le ciel d'autres vieilles pensées.

ÉPITAPHE POUR UN IVROGNE

Il traversa la vie ainsi qu'une ripaille.
Le ventre ardent, la lèvre épaisse et le cou rouge
Son poing fendait la porte et les tables du bouge
Où son amour brusque et bandé livrait bataille.

C'était un large ivrogne à la trogne géante.
Quand il battait, tel soir d'hiver, les grands chemins,
Les fermiers sentaient passer la peur béante
Et rappelaient leurs porcs, leurs chiens et leurs gamins.

Depuis qu'il est allé chez les défunts se taire,
On peut croire, dans les hameaux, que désormais
La nuit le dévore à son aise ou que la terre
L'étouffe avec les doigts de ses racines, mais

Moi, sa mère, la Mort, qui domine l'essaim
Des trépassés, je te le dis, passant : il dort,
Heureux dans mon charnier, puisqu'il peut boire encor
Le jus du noir sommeil aux pavots de mes seins.

CE DÉFUNT-CI SONNAIT LES SACRES

Ce défunt-ci sonnait les sacres.

Les sons tumultueux ainsi que des massacres
S'exaspéraient jadis, autour de son beffroi ;
Mais lui restait calme et droit,
Tel le pouvoir et tel le roi,
Dans cet assaut de bruits qu'il déchaînait lui-même.

Depuis
Ces temps d'orgueil évanouis,
Les jours nouveaux lui semblaient des blasphèmes
Jetés vers le soleil.

Même souvent
Il jugeait l'astre irrévérent
De persister encore à éclairer les mondes,
Quand ceux qui le portaient sur leurs manteaux vermeils
Ne passaient plus là-bas qu'en ombres errabondes
Aux terrasses d'exil.

Voulant mourir, comme autrefois il prit la gale.

On l'enferma avec un ongle et quatre cils
De Charles Dix,
Dans sa tombe banale.

Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

UN SAGE

Grisâtre et sec ainsi qu'une sentence,
Toute sa vie, il grignota avec grand soin
La sagesse, dans le grenier à foin
De l'existence.
Il était grave et tatillon et philosophe.
Il ne résolvait rien, mais il expliquait tout :
L'homme, l'amour, le deuil, les catastrophes,
Le monde encor vivant et le monde dessous,
Et la barbe de Dieu illuminant l'espace.
Ses arguments étaient comme des nasses

Où la ruse captait la vérité;
Il n'avait jamais tort et son doigté
Était parfait sur le clavier de la morale.
Il écrivait mille choses préceptorales
Sur le bouquin du destin noir
Et si la mort n'eût arrêté un soir
Sa plume infatigable et trop féconde,
Ses textes durs et virulents,
Sur un chemin de papier blanc,
Certes eussent fait le tour du monde.

UN TAILLEUR

L'aiguille est une anguille
Preste et vive qui glisse entre les trames
Des draps et des satins.

Ce bon tailleur perdit son âme
A l'établi, un beau matin
Qu'il travaillait à menu gain,
Jambes en croix et fil en main

Dans la pose très digne
D'un pêcheur à la ligne.

Toute sa vie, il dessina
Autour du corps, libre et vivant comme une strophe,
Un second corps de sombre étoffe
Qu'avec du crin et de la bourre il boudina.
Mentir était le fond de son génie,
Fausser était sa joie et sa manie.
Il corrigeait la grâce et réprimandait Dieu
De n'avoir pas travaillé mieux
Le jour qu'il fit l'habit de l'homme en peau humaine.
Il bougonnait encor lorsque la mort soudaine
Parut devant son seuil,
Ne lui donnant pas même une heure
Pour esquisser, suivant sa coupe la meilleure,
Son projet de linceul.

L'AVENTURIER

Fendue en un combat de tonnerres, sa tête !

On le rêvait debout parmi les Océans
Comme un glaive de roc dressé dans ce géant
Faisceau des flots,des courants noirs et des tempêtes.
La fortune semblait se fondre avec son droit.
Il angoissait. On avait peur de ses exploits.
Marin ou flibustier, pirate ou capitaine,
Il s'enfonçait, tel soir, dans l'aventure et puis

S'en revenait des mers torves, pendant la nuit,
Avec, entre ses doigts, de l'or et de la haine.
Dans les nœuds de sa force, il étranglait le sort,
Sa main domptait le mors aux dents des vents du Nord
Et commandait l'espace ainsi qu'un attelage.

Si quelque jour, sur des grèves pâles, là-bas,
On l'a trouvé, le front cassé, les yeux sauvages,
C'est qu'il a bien voulu que la mort absorbât
Quelques instants son être, en attendant qu'il aille
Aux Dieux de brume et d'or assis dans leur palais,
Montrer sa force et déclarer qu'il les venait
Braver chez eux et dans leur ciel livrer bataille.

ÉPITAPHE

POUR LA MARGUERITE DU BOIS-BOUSSU

Comme les fleurs doraient sa porte,
La Marguerite est morte
Au Bois-Boussu.

Personne, hélas ! n'en a rien su.
En juin, dans la lumière
— Lys fragile, rose trémière —
Un pétale en tombant
Le long du mur, au pied du banc,
Déplace à peine une ombre.

Ainsi qu'au Bois-Boussu,
La Marguerite est morte
Et d'autres fleurs contre la porte
Ont crû, sans nombre.
Hélas ! la Marguerite est morte !

VOUS, LES BRISES...

Vous, les brises, vous répétiez alors
Des mots divins à son oreille :
« Prends ce sentier, il mène à la merveille
De l'étang pur jeté comme un tablier d'or
Sur l'herbe et les mousses sanglantes.
Ne crains plus rien : toute l'automne sanglotante
Aura pitié de ta beauté ! Va-t'en ailleurs. »
Et la fille s'en fut : les bois l'accueillent.
Le bon soleil avec son prisme et ses couleurs
Brille déjà parmi ses cils en pleurs

Quand tout à coup l'on voit parmi les feuilles
Le satyre bondir,
La prendre,
Et la frotter à ses poils bruts,
Et ses lèvres se tendre,
Et son désir,
Brusque et rouge, bander son rut.

AU DELA

FONTARABIE

Connaissez-vous cette ville cassée
A coups d'éclairs
En Espagne, près de la mer ?

Son silence, l'avez-vous entendu ?
Son silence plein de pensées
Autour des murs de son château
Que le soleil mire dans l'eau
Comme un grand bloc d'orgueil fendu ?

Jadis lorsque l'Espagne était l'Empire,
Ville de guerre sur la mer,
Son port se hérissait comme un nid de navires,
Ses drapeaux clairs brûlaient le vent
Qui se jouait en leur orgueil mouvant,
Ses plus humbles marins, ses plus vieux capitaines
Sentaient sa gloire incendier leurs veines,
Elle allumait en soi comme un foyer d'exploits
Dont les lueurs rouges et vastes,
Au fond de son palais d'ombre et de faste,
Illuminaient au loin, sur le trône, son roi.

O les noirs escaliers de sa grandeur décrue,
Frontons de monuments jonchant ses rues,
Assauts rouges au fond du soir,
Quand les boulets des suprêmes batailles
Trouaient les blasons d'or sculptés sur ses murailles
En des plaques de marbre noir.

Je me promène avec mon rêve épars
Dans les fossés, sur les remparts.
Une herbe y croît et tout à coup frissonne
— O cette ville pour personne ! —

Dans son immense et solennel isolement.
Je n'entends rien qu'un battement,
Là-haut, du temps qui se précise
Au vieux cadran d'une humble église.
Et néanmoins je vais et ne veux pas
Que se fatigue ou s'arrête mon pas.
Je cherche et vais où ma fièvre me mène.
Je porte en moi le deuil des forces surhumaines,
Mon âme est violente et mon cœur bat si fort
Que plus haut que la vie il exalte la mort.

Dites, à quel amas de cendre encore altière,
Les os blanchis des héros fous
Ont-ils mêlé leur pâle et brûlante poussière ?
Dites, que je la baise à deux genoux,
Que je respire où leur souffle d'audace
Incendia l'espace,
Où leur geste dominateur et clair
Déchira l'air,
Que je m'arrête enfin juste à la place
Où les plus hauts d'entre eux ont expiré, versant
Au seuil du vieux donjon le flux de tout leur sang
Et que mes doigts tremblants et purs comme des flammes
Touchent les murs frappés à mort,

Mais néanmoins debout encor
Comme si les pierres étaient des âmes.

Connaissez-vous cette ville cassée
A coups de guerre, à coups d'éclairs
En Espagne, près de la mer ?

AU VASTE ET NOCTURNE FRISSON

Au vaste et nocturne frisson
S'unit soudain l'angoisse ardente,
L'âme tendue est dans l'attente
De ce qui vient à l'horizon.

La neige illumine la terre,
Un vieux clocher, haut bloc de gel,
Erige un cri : Noël ! Noël !
Sur un village solitaire.

L'air vibre et s'émeut un instant,
Puis peu à peu le froid reprend
Son immobile violence.

Et de nouveau se darde aux cieux
La seule lune ouvrant ses yeux
Dans le visage du silence.

SUPRÊME APOTHÉOSE

Lourde de siècles, mais fière et têtue encore
Avec sa tour fendue et ses mille écussons
Illuminant l'orgueil carré de ses maisons,
Toute la ville écoute en ses échos sonores.

Toujours les mêmes glas lui prédirent sa mort.
Elle est vieille, la ville, et sa place est déserte,
Et son fleuve ensablé, et ses vagues inertes
Ne poussent plus les vaisseaux clairs jusqu'à son port.

Mais tout à coup comme un faisceau de feu et d'ailes
Paraît au ciel le Saint-Georges, patron hautain :
« Elle ne choira pas dans le néant certain,
Ma ville, avec ses murs et ses soldats fidèles.

Dormez sans peur sur vos coussins d'éternité,
Toi, son héros couché sous ta tombe de pierre,
Et vous, ses fils, et toi, sa compagne guerrière,
Qui mourûtes pour que vécût sa volonté. »

Et l'archange d'argent superbe et débonnaire,
Debout sur un orage éclaboussé d'éclairs,
Déracina la ville avec son glaive clair
Et l'emporta, là-haut, régner dans le tonnerre.

LES TRAINS FOUS

Des trains soudain passaient sur des pays glacés
Comme un vertigineux et affolant cortège,
Leur poids tordait les rails dans la terre enfoncés
Et leur brusque lueur semblait brûler la neige.

La vitesse des trains les sauvait du danger ;
Tout était trépidant, rapide, âpre, vorace,
Le gel serrait les eaux et le vent enragé
Mordait toute la mer et criblait tout l'espace.

Les trains comme le vent n'étaient que vols et bonds;
Ils fuyaient, emportés par quelle aile invisible,
Infiniment de rocs en rocs, de monts en monts,
Vers des signaux placés là-haut comme des cibles.

Les trains trouaient l'éther et gagnaient jusqu'aux cieux,
Ayant franchi l'abîme où planaient les désastres,
Et je vis leur fanal rouge et victorieux
Luire de nue en nue et entrer dans les astres.

MORNES CHEMINS...

Mornes chemins, pavés fendus, maigres poteaux
Et blancs chantiers remplis de chars et de brouettes,
Et près du ciel, à l'horizon, les silhouettes
Des briquetiers carrant leurs fours monumentaux.

Et chocs entremêlés des pics et des marteaux,
En cette banlieue orde et sèche où les vents fouettent
Les toits de zinc et les grinçantes girouettes,
Et sur le fleuve au loin les mâts des grands bateaux.

Tas de matière ! ardeur humaine et désolée !
Apre image ! Là-bas, au fond de la vallée
Chantent la ville ancienne et son beffroi vermeil.

Tiens-y. Je veux rester où les moellons se meuvent,
Où s'érigent, du sol fendu, les maisons neuves,
Les yeux brûlés de chaux, de sable et de soleil.

LA ROSE VOTIVE

Chacune errant par les allées
Qui conduisent Dieu sait par où
Vers les portes du jardin fou,
Les danseuses s'en sont allées.

Leurs cavaliers les ont suivies
Vers leurs demeures circulaires ;
Des fenêtres au loin s'éclairent
Et le jardin choit dans la nuit.

Alors au fond du soir, là-bas,
Sous les branchages las,
Se dresse encore et tout à coup éclate
L'arroi sombre et sanglant d'une rose écarlate.

Ses pétales de chair et d'or,
Que divisent des veinules sans nombre,
Paraissent fières d'être un trésor
Dans l'ombre
Et s'exaltent à dédier
Avec ferveur et violence
Leur faste triste et leur parfum dernier
Au seul silence.

LE ROI SERGENT

C'était un rude et sinistre pédant d'école.
Debout en sa manie ainsi qu'un poteau lourd
Planté dans le terrain morne du Brandebourg,
Il serrait la terreur en sa stricte parole.

Il assombrissait tout, même l'ivresse folle.
Il eût voulu qu'à l'avenir on fît l'amour
Au seul commandement d'un fifre ou d'un tambour.
L'équerre était sa loi ; la schlague, son symbole.

Pendant son trop long règne, il n'eut contentement
Plus grand qu'à voir se déployer un régiment
En immobile et longue et farouche façade.

Si bien que, revenant le soir de la parade,
Il disait voir encore Orion, dans la nuit,
Avec son triple feu, s'aligner devant lui.

CELLE QUI PASSE

Je vis la mort passer par de grands escaliers.

Des gens montaient,
Les yeux hagards, jusqu'aux paliers
Couraient, criaient, sortaient,
Claquaient les portes ;
Un bruit de flots que la marée escorte
Faisait trembler de haut en bas
Le fer, la brique et le plâtras

De la maison qui regardait, volets ouverts,
Toute la mer.

On entendait gémir sans savoir où,
La peur serrait la gorge et, comme un tocsin fou,
Les cœurs sautaient dans les poitrines ;
Une béguine
Entra sans qu'on la vît ;
Et tout à coup dans une chambre au bord d'un lit
S'allumèrent les cierges.

Je vis la mort s'asseoir sur de grands escaliers.

Or dans ce lit n'agonisait personne.
Une barre étroite et sombre
Seule coupait, sur le mur blanc,
Un portrait rude et violent
Qui s'éclairait dans l'ombre.
Soudain les mufles noirs des tempêtes latentes
Se froncèrent, de tous côtés, dans les nuages
Et meuglèrent, immensément, l'orage.
Un navire sans pavillon

Sortit de l'horizon,
Plongea et plus ne reparut,
Tandis que les reflets de phosphore et de nitre
Mordaient les flots en bataille et en rut
Et perforaient, de part en part, les vitres
De la maison de plâtre et fer
Qui regardait, volets ouverts,
Toute la mer.

Et sitôt que l'orage eut quitté l'horizon
Un noyé fut porté dans l'étrange maison
Où priait la béguine.

Alors
Le soir cribla de couteaux d'or,
Au firmament, la nuit maligne,
Et sur le toit on vit le sort
Violemment tracer un signe.

Et la mort s'éloigna par de grands escaliers.

ARIDITÉ

A coups multipliés,
Le vaste archer soleil frappait aux flancs les nues,
Et chaque ombre semblait une bête abattue
Qu'il couchait à ses pieds.

L'azur tragique et clair
Trouait les bois compacts et les fleuves sans rides.
Un carnage muet, éclatant et torride
Se déployait dans l'air.

Tout vent séditieux,
Captif aux horizons, avait fermé son aile.
L'uniforme splendeur de la clarté cruelle
Martyrisait les yeux.

Et seul un bruit de faux
Obstinément, là-bas, grinçait dans l'étendue,
S'aggravait en plainte irritante et tordue,
Jusques au ciel, là-haut.

LE JOUR SE RECULAIT

Le jour se reculait devant le soir mouvant.
De verger en verger, sur les rives en pente,
Les arbres inclinaient leur ombre descendante;
L'orge docile aux mains invisibles du vent
Courbait et réduisait ses tiges inégales;
Les ruchers s'emplissaient d'abeilles musicales;
L'oiseau rentrait dormir sous les branches; le bois
Fourmillait d'un dernier grésillement de voix;
Entre deux gerbes d'or, là haut, sur la colline,
Le croissant de la lune arquait sa courbe fine ;

Une haute fumée ainsi qu'un geste droit
Vers le ciel encor clair montait du bout d'un toit ;
La nuit s'établissait ; son baiser invisible
Frôlait le bois tranquille et la mare paisible ;
Les angelus mouraient de clocher en clocher,
Tout se taisait si bien au cœur de l'étendue,
Toute haleine y semblait à tel point suspendue
Qu'on entendait au loin le silence marcher.

FEUILLES TOMBÉES

QUARTIER SINISTRE

(LONDRES)

Des femelles chauves, la peau
Blette et grise comme une pomme,
S'y promènent en habit d'homme,
Les pieds chaussés de crasse et d'eau.

On boxe, on hurle au fond des caves,
Les seuils barrés, les volets clos ;
Et les poings durs cassent les os
Des torses nus et des fronts haves.

Des fillettes dont l'âge ment
Fixent la passante attardée,
Avec leurs yeux de chair dardée
Par les trous noirs du vêtement.

Le gin chauffe et marine l'ombre
Et donne à l'atmosphère un goût ;
Des ivrognes choient dans l'égout
Avec, aux dents, le juron sombre.

Mais les minstrels dansent là-bas, gaîment ;
Et sur le fronton d'or d'un vieux théâtre,
Deux globes blancs semblent brûler du plâtre
Et insulter aux feux du firmament.

SOUS ALEXANDRE VI

Au long du mur des cours épiscopales,
Les vignes d'or, lourdes de fruits, étalent
Un faste jaune et violet
Qui se cramponne aux pierres
Et les serre comme le lierre,
Et fait le tour du large et féodal palais.

O l'enveloppante et forte luxure
Que l'automne y répand dans l'air !

Le feuillage frappé de rayons clairs
Semble parfois la multiple brûlure
De mille doigts tendus vers des grappes de chair,
Et des torses et des ventres et des seins
Et des épaules et des hanches
Se devinent soudain,
Et s'éclairent parmi les branches.

Du sang se mêle à cette image
Violente d'instincts lâchés
Qui font se tordre et s'entremordre les péchés
Sur les murs blancs des anciens sages,
Tandis que, grave et seul dans sa grandeur
Honnie et reniée, avec furie,
L'Évêque, en son palais, regarde et pleure et prie
Et songe : C'était ta vigne, ô Seigneur !

AUTOUR DES EX-VOTO

Autour des ex-voto massifs et fleuronnés,
Dans un coin de l'église où brûlent quelques cierges,
Des blocs de mantelets, le soir, sont prosternés
Les bras tendus vers la pitié des saintes vierges :

Paquet d'ombre immobile entre de longs bancs noirs.
Seules, les longues mains sous les lueurs s'éclairent
Et ce grand deuil à deux genoux devant l'espoir
Semble monter des morts qui dorment là, sous terre.

Le sol entier du temple est pavé de tombeaux :
L'usure y imprima ses traces inégales,
Déjà ne se voient plus les croix et les flambeaux
Et les noms des défunts imprimés sur les dalles.

L'anonyme néant confond tout aujourd'hui
Comme ces mantelets dolents et tous les mêmes
Couvrent d'une même ombre et d'une même nuit
Des corps prostrés, des bras levés et des fronts blêmes.

O pauvres cris muets dans cette immensité
De colonnes, montant vers des voûtes funèbres
Et de grands vitraux blancs dont la pâle clarté
Étend, là-haut, comme un suaire en des ténèbres.

ELLE EST FOLIE ET SACRIFICE

Elle est folie et sacrifice
Pour ceux mêmes qui font le mal,
Elle ignore le droit banal
Et la pauvre et stricte justice.

Dites, ne point mêler le calcul morne
A cet élan d'aimer tragiquement
Ceux dont le cœur défaille ou ment
Devant l'amour simple et sans bornes

Dites, ne point se vouloir ange,
Héros ou saint, et mainte fois
Plonger jusqu'au tréfonds de soi
Pour y toucher sa propre fange.

Et se sentir ainsi plus proche
De ceux qui dérobent leur cœur,
Parce qu'il est noir de rancœur
Et sombre et dur comme les roches.

D'UN VEUF A SA SERVANTE

A table ! il se fait tard.
Déjà les rats trottinent.
Dis, les tranches de lard
Sur les grosses tartines ?

Asseyons-nous tous deux
Sur le vieux banc qui boude,
Chauffant nos dos au feu
Et nous serrant les coudes.

Tes bras sont durs et sains
Et forts comme des cordes ;
D'abord, mords dans mon pain,
Pour qu'après toi j'y morde.

J'aime ton corps profond
Et ta graisse de gouge
Dont me tentent les monts
Et les sommets qui bougent.

Quand je ferme les yeux
Devant tes seins qui tanguent,
Leurs deux tétons rugueux
Semblent frôler ma langue ;

Mes sens en sont goulus ;
Toute ma chair sanglote
Et mes dix doigts velus
Brûlent contre tes cottes.

Je suis ton chien jappant
Autant que ton vrai maître ;
Moi mort, mes trente arpents
Seront ton bien, peut-être.

Mais il me faut ta chair
Lourde, juteuse et grasse
Comme le fumier clair
De la ferme d'en face.

Que je sois vieux et gris
Et rêche et sec, qu'importe ;
Fais vite et m'obéis...
Sinon — voici la porte !

NARCISSE

Dans ces taillis de pins et d'ormes,
L'ombre à minuit prend tant de formes !

Quelqu'un passe par la ravine
Et son cœur bat dans sa poitrine.

Sous le ciel bleu la lune est blanche
Et luit et joue à travers branches.

L'homme avance : les bois l'accueillent,
Le vent lui parle dans les feuilles.

Et les taillis de pins et d'ormes
Prennent soudain sa propre forme.

Au va-et-vient des rameaux prestes
Il voit ses bras, il voit ses gestes.

Là-bas, dans les mares hagardes,
Il voit ses yeux qui le regardent.

Il voit sa bouche, large ouverte,
Aux fentes d'une écorce verte.

Il voit son front et son visage
Dans le dessin d'un court branchage.

Bientôt la peur de son propre être
Le bouleverse et le pénètre.

Ses doigts tâtent soudain l'écorce
Et reviennent palper son torse.

Ses yeux fouillent les eaux dolentes,
Puis regardent ses mains tremblantes.

Il ne sait plus qui fait un geste
Ou lui, ou bien la branche preste.

O cette mare au clair de lune
Qui l'hallucine et l'importune !

Il fuit, revient et se fourvoie
Et dans soi-même, enfin, se noie.

JEAN MUSARDIER

Jean Musardier
Était un homme de deux pouces,
La moindre fleur de la pelouse
L'eût mis à l'ombre un jour entier.

Un noctiluque
A ses côtés se promenait
Et dès le soir l'illuminait
Depuis les pieds jusqu'à la nuque.

Il s'en allait
Au long des bois où l'ombre accueille,
Chercher des herbes et des feuilles
Pour s'en faire un habit complet.

Au coin des Dunes
S'élevait sa frêle maison,
Il la tressa avec des joncs
Et des rayons de clair de lune.

Pour son soulas,
L'y aidèrent les elfes prestes
Avec leurs mille petits gestes
Qui dans la nuit ne se voient pas.

ON M'AVAIT DIT

On m'avait dit : « Méfiez-vous,
Les gens trop bons sont des gens fous
Et les femmes sont infernales. »

Je répondis : « Je n'ai point peur,
J'ai mis à l'épreuve mon cœur,
A Balaclava, sous les balles. »

Elle s'en vint par mes chemins
Avec des roses dans sa main
Et m'en jeta quelques pétales,
Et moi, je lui offris mon cœur,
A Balaclava, sous les balles.

Au fond de moi, jusqu'en mes os,
Passa le goût qu'avait sa peau :
Sa chair était brûlante et pâle ;
Mais j'étais fier de son bonheur
Et de n'avoir jamais connu la peur
A Balaclava, sous les balles.

Hélas ! il ne fallut qu'un an
Pour que je fusse un jonc tremblant
Sous sa colère et ses rafales.
Et maintenant, qu'est-il mon cœur
Qui n'avait point connu la peur,
A Balaclava, sous les balles ?

CHANSON DU FOU

Je suis de Flandre et vins au monde
Le dernier jour des Quatre-Temps ;
Les vents passaient, moulins battant
Depuis Alost jusqu'à Termonde.

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

L'estomac creux au long des routes,
Par les sablons et sous les bois,
J'ai trimbalé mon corps pantois
Et les misères qui l'envoûtent,

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

Le rôdeur fou, le rôdeur rouge,
C'est moi. On me croise le soir,
Sur les chemins des désespoirs,
A l'heure où plus un bruit ne bouge.

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

J'ai vécu seul comme un fantôme.
Pourtant, un jour, las de désirs,
Je suis allé vers le plaisir
Que célébrait le chant des hommes.

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

Puisqu'il fallait aimer quelqu'une,
J'aimai la Pucelle de Gand,
Pour ses cheveux d'or arrogant
Et ses seins gros comme des lunes,

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

Pendant des mois je l'ai chérie...
Aux kermesses, les jours d'arroi,
Elle passait près des beffrois
Sur un grand char de pierreries.

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

Je la suivais dans le tumulte
Des gens bourrus qui l'escortaient,
Coups et jurons ne m'importaient :
Mon cœur chantait sous les insultes.

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

Je la croyais bellement vierge,
Bien que, le cortège rentré,
On l'amenât, les seins cabrés,
Boire, le soir, dans les auberges.

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

Longtemps je lui gardai ma flamme :
Elle épousa un mercanti
De la place du Vendredi
Et mon espoir quitta son âme.

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

Et me voici, l'errant farouche
Dont les fermiers ont peur, la nuit,
Celui dont le regard détruit
Les germes frais dès qu'il les touche.

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

Je vais par l'infini des plaines
Hagard, piteux, sans savoir où,
Sorcier pour l'un, pour l'autre, fou,
Las de moi-même et de ma haine.

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

Le rire aigu des maritornes
M'a poursuivi quand je passais
Ce soir, chercher dans les marais
Un tombeau mou pour mon corps morne.

Et limelu et limelo
Je vois des morts danser dans l'eau.

Je l'ai trouvé : c'est là dans l'ombre,
Le flot y casse en cent morceaux
Les astres durs et leurs faisceaux
Qui font que mon destin fut sombre.

Et limelu et limelo
Je vois des morts sous l'eau.

EN MARS

Le mois où l'iris bleu s'ouvre dans les jardins,
Où le corbeau s'en va, où le pluvier revient,
Où déjà les moineaux et les pinsons s'accouplent,
Où l'épine-vinette et le coudrier souple
Pointent leur bref feuillage au long des rameaux bruns ;
Le mois des premiers chants et des premiers parfums
Sourit, en même temps qu'il gronde et s'encolère.
Mars apparaît rugueux, bougon, mais tutélaire.
Quand il disparaîtra couvert d'âpre grésil,
Il aura couronné, de ses doigts blancs, avril,

Et les bouvreuils, les mésanges et les hochequeues
Sillonneront, là-haut, les immensités bleues
De leur vol preste, ardent, joyeux et saccadé.
Déjà le saule au tronc noueux et lézardé,
Pour se mirer comme autrefois dans les eaux vertes,
Détend ses muscles froids et ses membres inertes.
Vers le moindre rayon entr'aperçu là-haut
— Espoir certain des jours de mai qui seront beaux —
Monte le chant brusque et flûté des alouettes.
Au-dessus des étangs bordés d'herbes fluettes,
Des moucherons futils et fins dansent dans l'air,
Et sur l'entassement bronzé des fumiers clairs
Les coqs dont le plumage en un tas d'or s'écroule,
La queue en arc, couvrent d'un brusque amour leurs poules

AVRIL

Du sol humide encor qu'avril déjà travaille,
Sortent en même temps les plus frêles des fleurs,
La seille et la surelle et la bourse-à-pasteur
Et la jaune ficaire aux pétales de paille.

Tournent éperdûment et follement en vain
Mille insectes d'argent dans l'air jeune et tranquille,
De menus limaçons sous leur frêle coquille
— Langues minces — se détachent des rameaux fins.

Les mille-pieds, les cloportes, les araignées,
Tissus en filigrane, en fibres et en nerfs,
Naissent torpidement dans les mousses d'hiver
Ou les souches de brume et de soleil baignées,

Puis s'éveillent et remplissent les verts sous-bois
De leur fourmillement sombre et myriadaire,
Tandis que le crapaud sous les feuilles modère
Le feu de ses yeux d'or et le chant de sa voix.

LE PRINTEMPS

Un peu de neige encor au bord des toits.
Une branche à moitié blanche
Que le vent penche
Sur la fontaine,
Et puis le clos et puis la plaine
Et puis les arbres nus et puis les hameaux froids
En cortège, vers l'infini, là-bas.

Les fleurs douces et volontaires
Sont couvertes encor de lourds frimas,

Mais entre elles causent déjà
De l'avril clair qui s'en viendra
Rompre leur somme sous la terre.

La pervenche, qui sera mauve
Avant la fin du mois,
Entend, ce soir, le rouge-gorge
Chanter et annoncer au bois
Que mille fleurs en grappes fauves
Pendent au long des charmes et des aulnes.

Et la frêle bourse-à-pasteur,
Haute et fine sous ses tiges fluettes,
Dans un marais plein de lueurs
Reflète
Ses folioles qui sont faites
D'après la forme des houlettes.

Tel se prépare le printemps
A rayonner au bon moment,
Tandis que, pour venir à lui

Du fond de l'infini,
Les hirondelles
Passent à longs coups d'ailes
Le bois obscur et le mont clair
Et l'espace écumeux et mouvant de la mer.

I

Herbe douce et finement velue,
C'est toi d'abord, au ras du sol,
Qui accueilles le printemps neuf et le salues.
Ton chant furtif, ton babil fol
Ne sont que puéril mystère,
Mais ils semblent venir du tréfonds de la terre
Et confier aux vents encore rudes et sombres
Ce qui se fait pour la lumière,
Secrètement, dans l'ombre.
Herbe douce, c'est de ton cœur que sort l'insecte

Qui, dans une goutte d'eau suspendue,
Humecte
Sa trompe frêle et brusquement tendue,
Et c'est sur toi,
Sur tes touffes au bord des bois
Que plane et s'illumine la merveille
Du vol rôdeur de la première abeille.
Et maintenant, voici déjà l'ample lumière
Qui recouvre, console et ranime la terre.
Les cabanes du bord de l'eau
Sentent déjà tel rayon brusque
Qui les visite, et tout à coup s'embusque
Dans l'angle d'or d'un vieux carreau.
L'air se fait tendre à ceux qui passent
Par les cent routes de l'espace.
Sous les arbres encor sans feuilles
La nuit lucide et scintillante accueille
Quand même les amants ;
Ils se parlent à voix basse et se contraignent,
Mais vont et vont, et tout à coup s'étreignent
Silencieusement.

II

O ce premier baiser surpris dans les ténèbres !
C'est lui qui brise enfin toute gangue funèbre
Où depuis douze mois se tenaient enfermés
Et les rayons d'avril et les éclats de mai :
Les pervenches, les ficaires, les anémones
Finissent de fleurir, mauves, roses et jaunes,
Les marronniers touffus, pompeux et nuptiaux
Reflètent leur splendeur verte et blanche dans l'eau.
Les lilas clairs font voyager leur odeur fine
De l'un à l'autre bout des lacs et des ravines,
L'oiseau poursuit l'oiseau à travers les taillis,
La glycine nombreuse apparaît au treillis
D'un mur ensoleillé, et doucement s'y penche.
La brise sur l'autan prend sa fière revanche
Et fait courir le flot des futures moissons
D'un grand rythme onduleux jusques à l'horizon.
O terre ! ô ciel ! ô joie immense et rénovée !
Bourgeons menus, pétales fins, frêles couvées,
Peurs, alertes, désirs, transports, émois ardents,
Vous qui tremblez de naître, et naissez cependant,
Dites, de quelle allègre et folle confiance

Vous soutenez et exaltez
Jour après jour, jusqu'en été,
L'éveil craintif de l'annuelle renaissance.

III

Malgré l'autan et malgré mars sombre et vermeil,
La terre délivrée a foi en toi, soleil;
Elle ne redoute plus ni la nue ardoisée
Ni la grêle pointue avec ses ongles blancs;
Grâce au clair renouveau des bois, des clos, des champs,
Elle se croit pour la splendeur organisée;
Midi l'exalte et lui verse son beau sang d'or,
Le vent et le soleil, qui sous le ciel se mêlent,
Dansent sur ses ruisseaux et chantent autour d'elle.
Elle est salubre, elle est ivre de parfums forts
Qui sortent d'elle et rencontrent l'odeur des roses.
Là-bas, dans l'ombre, au long du mur d'un vieux jardin,
Tout se croise, et se noue, et s'épouse soudain
Et monte vers le spasme et puis soudain s'oppose.

La vie est innombrable et se déchire en vain,
Elle est comme invincible, à force de folie.
Jusqu'au fond de la mort, la mort se multiplie
Et rien ne peut calmer ni sa soif ni sa faim.
O ces fougueux débordements de plaine en plaine!
Le sol est surchargé de lourdes frondaisons,
Les croupes des taillis bondissent vers les monts,
L'espace est secoué par le geste des chênes
Dont le vent merveilleux agite au loin les bras.
Toute fleur vers l'azur tient sa tige brandie,
Chaque pétale est comme un éclat d'incendie
Disséminé parmi les campagnes, là-bas ;
Le vaste ciel est bienveillant et tutélaire,
Des tours montent vers lui par-dessus les hameaux
Et lui tendent dans sa lumière
D'entre les joints de leurs arceaux
Là-haut
Quelque tremblant bouquet de fleurs pariétaires.

Ainsi
Terre et ciel commencent
Dans l'harmonie
Et le silence ardent des champs passionnés,
Tandis qu'un jour, à l'aube, au carrefour des routes
La foule écoute
Pâques sonner.

LES AIRELLES ET LES ARMOISES

Les airelles et les armoises
Pavoisent
Les flancs herbus d'un talus clair,
Tandis qu'au coin d'un bois
Des plantes lumineuses
Couleur de sang, couleur d'éclair
Brillent et se groupent sous les yeuses.

Dans le sentier que j'aime et qui m'accueille,
Toutes me sont douces, et je lisse leurs feuilles

Très lentement, avec mes doigts;
Une source qui s'écoule à mes pieds
Divise l'herbe où je m'assieds
Et s'arrête parfois, comme endormie.

Dites, comme ces fleurs me sont amies !
Leurs tons sont bleus, rouges, vermeils,
Leurs pétales au vent frissonnent,
Et doucement ainsi qu'à des personnes
Mon cœur leur parle et de la pluie et du soleil.
A l'aube, au soir, aussi longtemps que l'été dure,
Je suis leur confident, en leur coin de verdure.
Elles savent que mes yeux
Leur vouent un culte harmonieux
Fait de zèle tranquille et de joie attentive
Quoiqu'en mon sein l'orgueil toujours règne et s'avive.
J'apprends d'elles à exalter
L'innocente fragilité
Et la splendeur qui n'est ni faste, ni jactance,
Si bien qu'à ma violente existence
En proie à la rage des jours,
Je mêle un peu de tendre et puéril amour.

SEPTEMBRE

Au va-et-vient léger de ses rameaux qui bougent,
Avec ses fruits, pareils à des caillots de sang,
Le vieux sorbier, toujours solide et florissant,
Comme un ex-voto vert s'érige au bord des routes.

Pourtant,
A l'heure où les mousses de bronze et d'or veloutent
Les troncs parcheminés du tremble et du bouleau,
Quand la colchique en fleur se mire au bord de l'eau,

Grives, merles, piverts, bouvreuils, étourneaux, geais,
Mettent terriblement au pillage ses baies.

Si bien que le feuillage entier, de haut en bas,
Tremble et bruit au tumulte de leurs combats
Et qu'on croit voir tomber, de la voûte qui bouge,
Flasques, lourds et troués, des morceaux de cœur rouge

OCTOBRE

Sur l'épaule de l'humide matin, la brume
A doucement posé ses longs vêtements blancs.
De-ci, de-là, les toits et les chaumes s'exhument,
La brume est molle et claire, et le soleil est lent.

Même à midi, quand un brasier de pâles cierges
Brûle là-haut sous le zénith qui resplendit,
Aux horizons là-bas, pleins des fils de la Vierge,
L'ample brume se tasse encore et s'engourdit.

L'air immobile attend on ne sait quoi de l'heure,
Tout pas semble dormir, tout vol semble fermé.
Point de ruisseau qui fuit, point de source qui pleure,
Ce qui croissait est mort, après avoir germé.

L'automne règne : aucun arbre ne se balance
Au long des prés, des bois et des chemins seulets,
L'heure est de pourpre et d'or, et répand en silence
Un feuillage jauni sur les champs violets.

OCTOBRE

Automne, automne, il vente et pleut :
On rentre à la ferme propre et accorte.
Par saint respect des carrelages bleus,
Les lourds sabots sont alignés au seuil des portes.

On écrème le lait, on bat le beurre,
Un bruit rythmique et régulier
S'entend, et seul dans ses greniers
Le vieux fermier
Trie avec soin ses graines.

Les chats dorment à l'unisson
Ou regardent bouvreuils, merles, pinsons
Dans leurs cages trop haut pendues ;
Le chaudron ronfle à bouillons pleins,
Du linge bout en son bassin ;
Automne, automne, il vente et pleut dans l'étendue.

Et les mouches près des tisons
Se blottissent et les feuilles du hêtre,
Déjà mortes, entrent par les fenêtres,
Pauvres âmes, dans les maisons.

L'AUTOMNE EST UN PALAIS...

L'automne est un palais profond, triste et vermeil
Que visitent le froid, la brume ou la rosée.
Parfois, les midis clairs en frôlent les croisées
Avec des feuilles d'or tombant dans le soleil.

Les nuits, la lune blanche y répand le sommeil
Et la façade immense en est solennisée.
L'automne est un palais où mes chères pensées
Devant le soir qui vient semblent tenir conseil.

Toutes sont là. Les vents passent et se déchaînent
Et ravagent les bois et traversent les plaines,
Tandis qu'au loin l'espace est plein de pas rôdeurs.

Mais quel que soit le bruit et des bois et des routes,
Elles taisent l'émoi qui les serre et n'écoutent
Que leur fiévreux silence et leur craintive ardeur.

NOVEMBRE

Dites, ces cris des ornières le soir,
Quand laisse, autour des fermes lasses,
La nuit tomber son long drap noir,
Cris de l'ombre, cris de l'espace,
Cris des campagnes, mornes cris
Des sillages par les villages,
Cris si anciens qu'ils n'ont point d'âge
Et ne seront jamais taris.

Cris de la terre en ses ornières,
Oh ! ces chemins de la douleur

Autour des champs, autour des cœurs.
Autour des cœurs et des chaumières,
Douleurs de pauvres gens meurtris,
Douleurs sourdes, douleurs ployées,
Douleurs au fond des cœurs broyées
Et qui n'osent pousser leurs cris
Qu'en l'ornière de leur misère,
La croyant sainte et nécessaire
Comme le dur hiver des vieux pays.

AUTOUR DU VIEUX TILLEUL

Autour du vieux tilleul, là-bas,
Les hirondelles crient
Et se posent et s'envolent
Au ras du sol, dans la prairie.

A droite, à gauche, en zigzags noirs
Sous les branches,
Elles se croisent noires et blanches
Jusques au soir.

C'est fin d'été, c'est temps de pluie,
Le bétail est rentré, les truies
Vaguent seules sur les fumiers
Ou dans l'auge se couchent ;
Contre les carreaux froids agonisent les mouches.
On rallume les vieux foyers
Où la ferme se blottit toute,
Et par les grands chemins de gel
Où le givre s'incruste et luit comme du sel
L'hiver massif, au pas dormant,
Immensément
Se met en route.

JOURS D'HIVER

S'éparpillant au vent siffleur et nasillard,
Tournent les feuillages de sang, de rouille et d'ambre.
Voici le deuil, voici la mort, voici novembre :
Des bœufs qu'on ne voit pas meuglent dans le brouillard.

Pauvres chaumes au bout des plaines infinies,
Au bout des prés flétris et des chemins broyés,
Avec vos vieilles gens assis près des foyers
Fumant, à petits coups, leur pipe âcre et jaunie.

Pauvres chaumes, avec l'hiver autour de vous,
Avec l'hiver, avec la nuit sur vos champs mornes,
Avec vos carrefours déserts où l'hiver corne
Un long et dur et rauque appel vers l'autan fou.

C'est l'heure où les plantes douces rentrent sous terre,
Où sur l'aire vidée et sombre des labours,
Plus rien ne passe, au long des heures et des jours,
Qu'un vol d'oiseaux d'effroi vers les bois solitaires,

Où la bêche et la herse et le coutre et le soc,
Tout repose dans l'ombre immense et se corrode,
Où sur les bords de l'Escaut jaune s'échafaudent
Les gels compacts et blancs et les neiges, par blocs.

LA LUNE ARGENTE AU LOIN

La lune argente au loin les feuillages du saule.

Et les dansantes petites fées
Se rassemblent et s'ébattent là-bas,
En leurs robes mal agrafées,
Robes de vieux gala
Qui sont lâches autour du buste,
Mais que de temps en temps
Leurs doigts ajustent

Avec un simple ver luisant
Adroitement fixé sur une épaule.

La lune argente au loin les feuillages du saule.

Leurs pas menus sont si légers
Qu'à peine ils inclinent
La campanule fine
Dans les vergers.
Dès qu'une fleur un peu haute les touche,
Elles la baisent sur la bouche
Et puis viennent et puis s'en vont
Et se saluent à reculons,
Et rient si, dans l'herbée,
L'une d'elles choit de son long,
En rencontrant, sous son talon,
Une pêche tombée.

La lune argente au loin les feuillages du saule.

Mais tout à coup, avec leurs gaules,
Les Elfes se sont mis à faire choir des noix

Au fond du bois ;
Certes, pour effrayer
Avec ce bruit
Les fées
Qui rient et dansent dans la nuit
Et les négligent.
Pourtant, aucune d'elles ne s'en afflige ;
Bien plus, toutes proposent
De cadencer les gestes et les poses,
Et de scander les pas
Sur le rythme rageur que martèlent, là-bas,
Les coups de gaule.

La lune argente au loin les feuillages du saule.

LE SOMMEIL

Les linges blancs du clair de lune
Pendent à longs plis droits
Sur les murs verts et les poternes brunes.
Des chats rôdent au coin des toits ;
Sur le trottoir, les ombres rectilignes
Des lanternes, une à une, s'alignent.

On dort dans les closes maisons.
Les torses gras, les dos énormes,

Les pieds, les bras, les mains de la province dorment,
Et les sommiers sont bons et les coussins profonds
Où sa paresse acagnardée
Blottit le front massif de ses idées.

De leur tourelle en corbillon,
Note à note dégringolent les sons
Du carillon,
La silhouette du veilleur passe,
Un pas s'approche, un pas s'en vient,
Et tout s'éloigne et devient rien.
Et la nuit seule enlace
Les ruelles et les impasses,
Et la grand'place
Semble un préau
Dont les symétriques carreaux,
Comme des yeux chargés de somnolence,
Fixent et surveillent d'en haut
Tout le silence.

UNE FÊTE DE SOIR...

Une fête de soir ardente et pavoisée
Montait de l'infini et décorait la mer ;
Le navire traçait un sillage d'éclair
Parmi les vallons d'or de la vague embrasée.

Le vent faisait vibrer le grand mât résineux,
La coque, à contre-jour, semblait de pourpre sombre,
Mais la clarté, frôlant les cordages sans nombre,
Les soulignait partout de biseaux lumineux.

Brillaient dans l'étendue et les caps et les îles,
Et les rocs s'embrasaient de feux et de joyaux ;
Et les hauts pics voyaient des cortèges d'oiseaux
Tournoyer autour d'eux, en couronnes mobiles.

L'homme dont les poings nu serrait le gouvernail
Sentait son cœur d'accord avec l'instant de gloire
Qui soutenait l'élan, l'orgueil et la victoire
Du bateau clair ployant la mer sous son poitrail.

Un rythme triomphant allégeait le voyage,
La nuit, comme un manteau, s'étendait sur le flot,
On entendait parfois le chant d'un matelot
Perdu, là-haut, dans la hune, près des nuages.

Dites, comme les flots montaient souples et purs
Et comme ils soulevaient vers les primes étoiles
Ce prodige léger de vergues et de voiles
Qui dominait l'espace et blasonnait l'azur.

LES CŒURS SIMPLES

Les cœurs simples de la maison
Ne semblent battre à l'unisson
Qu'au seuil des portes.

On laboure de plaine en plaine, là-bas :
Bêtes et gens y vont au pas,
Par couples noirs ou blancs, chevaux ou vaches
Tirent sur la même attache
Et promènent par les sols gras

La herse ou la charrue.
Un gars les suit et les harcèle à voix bourrue.
Le coutre mord le bon terreau de son tranchant,
Et le jour naît et le soir tombe,
Et, par tranches, l'humus se creuse et puis se bombe
Et se replie, et tout à coup retombe
En longs ourlets de l'un à l'autre bout du champ.

Et par-dessus les vieux labours, claires et nettes,
Dans le ciel frais, chantent les alouettes :
L'air semble neuf, le vent nouveau.
Dans les taillis, les baliveaux :
Hêtres fluets, bouleaux marbrés, châtaigniers grêles,
Pleins de feuilles, semblent frémir avec des ailes.

Dans les enclos, dans les vergers,
Les cerisiers compacts et les pêchers légers
Étalent,
Blancs ou roses, leurs kermesses végétales ;
Papillon preste et bourdon lourd,
Et guêpe fine et claire abeille
Dansent, volent et vrombissent autour
Des fleurs hautes et des branches vermeilles.

De loin en loin les tours, sous leur bonnet pointu,
Se regardent : chaque paroisse
Leur paie un coq en fer battu
Et, pour luire au soleil, une robe d'ardoises.
Elles trônent ainsi, depuis cent et cent ans,
Sous l'averse grisâtre ou dans la clarté bleue
Et, par-dessus les toits, de lieue en lieue
Se regardent ;
Et les routes frôlant de leurs sillages
Les pieds des tours plantés dans le sol gras des morts
Se disséminent de l'Est à l'Ouest, du Sud au Nord
Comme des gestes clairs, de village à village.

Et les lentes et vieilles gens
Qui, le printemps venu, s'assoient au pas des portes,
A voir le renouveau illuminer leurs champs
Sentent leur cœur qui, bellement, se réconforte.
L'un possède le pré, l'autre détient le bois,
Et bien qu'ils se les soient montrés plus de cent fois
L'hiver, assis aux fenêtres fermées,
A cette heure d'espoir et de frais réconfort
Plus que jamais, ils se les désignent encor
L'un à l'autre, du bout de leur pipe allumée.

Ils en parlent intarissablement
Avec le même geste et les mêmes serments,
Et les enfants qui jouent sur la grand'route,
Parfois, avant le soir, interrompent leurs jeux
Et, se rangeant autour des vieux,
Écoutent
Silencieux,
Tandis que la sueur sur leur front clair ruisselle
Et que d'un tressaut bref mais obstiné
Ils reniflent les deux chandelles
Qui décorent leur nez.

MADAME IRÈNE

Seule, une feuille tourne folle
A la branche d'un peuplier,
Deux oiseaux clairs et familiers
Autour d'un plant d'azeroliers
Volent et volent.
Madame Irène se promène
Froissant des fleurs de marjolaine
Tranquillement, entre ses mains.
Tout est calme par les chemins,
Aucune brise sur la pelouse

N'émeut l'herbe paisible et douce
Et les oiseaux taisent leur voix
Dans les taillis non remués du bois.

Pourtant, à cette heure du soir
Où l'ombre endort l'affre et l'émoi,
Madame Irène ne regarde
Que la feuille folle et hagarde
Qui tourne et tourne, et sans savoir
Pourquoi.

LA VILLE EST PROPRE

La ville est propre,et lisse,et claire—et c'est dimanche.
Les jours d'hiver depuis longtemps sont révolus :
Les cuivres et les vantaux n'en peuvent déjà plus
A force de reluire au long des portes blanches.

Les mille oiseaux des carillons flamands épanchent
Leur chant sur les vieux murs et les pignons perclus.
Chacun s'en fut à la grand'messe et au salut
Et maintenant, le soir, sur les choses, se penchent.

Alors rentrent chez eux nonnes, moines, curés,
Le ciel s'éteint là-bas, pâle et transfiguré,
Le carillon se tait ; les cloches se sont tues
Et seul s'entend encor, dans le vide des cours
Où s'entraînent les bons joueurs pour les concours,
Le bruit sonore et creux de quilles abattues.

LE TERRAIN VAGUE EST BLEU

Le terrain vague est bleu de lune.
Herbes, ronces, tessons, gravats,
Et puis des chiens, et puis des chats
Courant au loin de tas en tas
Avec leurs ombres noctambules.

A l'ouest fume une usine ardente et seule,
Déjà la ville approche avec ses gueules
De fours et de chaudières rouges ;

Le soir, sonnent ses tours, hurlent ses bouges
Et les pas lourds des soldats soûls
Battent de leurs souliers à clous
Les vieux chemins de leurs casernes.

Les feux à l'infini des lointaines lanternes
Font des courbes et des lignes, là-bas ;
On devine les champs au delà des gravats
Où maraudent les chiens, les chats
Avec leurs ombres noctambules.

O ces tristesses sous la lune
Ordure et pauvreté, sécheresse et misère,
Fumiers et dépotoirs, chantiers et fondrières,
Et, tout à coup, les quatre murs rectangulaires,
Des cimetières.

COMME UNE VIGNE

Comme une vigne dans le ciel
Sont suspendus les obus sombres.
Leurs grappes d'or crèvent dans l'ombre
Avec un choc brusque et mortel.

Mais à quoi bon, à tout moment.
Vers les échos crier misère :
Aux jours terribles de la guerre,
Tout homme est fait pour un tourment.

O vie ardemment irritée,
Tu me blesses de tes épines.
Pourtant,
Je t'arbore gaîment
Ainsi qu'une aubépine
Rouge, au coin saignant
Que fait ma bouche contractée.

NOËL

Le sol est blanc, la neige est fraîche
Où, s'en vont-ils, les paysans,
Avec leur lourd panier ballant
Au manche pâle de leur bêche ?

Où s'en vont-ils, les colporteurs,
Avec leurs trois charrettes pleines
De mille objets en porcelaine
Et de cotons aux cent couleurs ?

Au long des sentes recueillies,
Où s'en vont-ils, les vieux marchands,
Avec leurs tourniquets grinçants,
Leurs macarons et leurs oublies ?

Et les cardeurs et les vanniers
Et les marins et les pilotes
Et ceux qui vendent des linottes
Dans des cages de clair osier ?

Où s'en vont-ils par la nuit creuse
Sur la neige qui resplendit,
Laissant leurs pas mouvoir sans bruit
Leurs grandes ombres voyageuses ?

Ils s'en vont là où vont ces rois
Qui passèrent sans attelages
Hier, vers le soir, par les villages
Et qui chantaient au coin du bois.

Leurs vieux manteaux tombaient sans gloire
Sur leurs habits rapiécés.
Leur sceptre était fait d'un papier
Collé autour d'une écumoire.

Mais ils tenaient l'étoile en main
Qui doit ressusciter la terre
Et rayonner sur la misère
Et sur l'effroi du cœur humain.

Qu'ils fussent miséreux, qu'importe :
L'astre qu'ils avaient arboré
Soudainement avait filtré
Une lueur sous chaque porte.

Et dans le froid, et dans la nuit,
Aujourd'hui comme chaque année,
Avec leurs âmes obstinées
Tous ceux des bourgs étaient partis.

LORSQUE NOËL EST LOIN...

Lorsque Noël est loin et que la Chandeleur
Est à son tour passée et que les jours meilleurs
Avec avril et mai dûment les réconfortent,
Les fermes du pays ouvrent en même temps
Au jeune et bienveillant printemps
Et leurs fenêtres et leurs portes.

Les vieux qui passèrent l'hiver
Mi-somnolents au bord de l'âtre

Viennent s'asseoir sous le ciel clair,
D'un pas lent, mais opiniâtre ;
Le corps en deux, les bras tombants,
Ils se tassent au coin d'un banc.
Déjà le chien y rôde après les mouches.
Le chat prudent mais malveillant s'y couche
Sur le seuil dur comme un galet.
Les enfants jouent aux osselets,
Et pendant des heures entières
L'oreille entend
Leur bille en verre
Heurter d'un bruit intermittent
Les pierres.

Jeunes et vieux sont au dehors.
Dans la chambre, le foyer mort
Est encombré de choses mortes.

TUERIE D'AUTOMNE

En ce pays mouvant de bois et de halliers
Où les grands vents du Nord exercent leur rancune,
Se concentre le brusque et bondissant gibier
Dont l'effroi rassemblé monte en cris vers la lune.

Un bruit d'armes et de chevaux encor lointain
Annonce à l'aube proche on ne sait quel désastre,
Pourtant l'aigail est doux aux touffes du plantain
Et l'étang resplendit et mire un adieu d'astres.

La branche s'abandonne au va-et-vient rythmé
Du souffle matinal qui l'abaisse et la hausse ;
O ce calme inquiet comme un silence armé
Qui trouble et se répand et menace les choses!

Les contreforts rongés d'un cloître à l'abandon
Se recourbent là-bas sous des festons de lierre,
La porte haute a laissé choir de son fronton
Et la crosse de fer et la mitre de pierre.

Et quand passe la chasse en un brusque galop,
Tel un torrent de pourpre et d'or par les ravines,
Le cor retentissant fracasse au loin l'écho
Contre le mur encor debout de la ruine.

En couteaux clairs,au bout des poings,tout à coup luit
L'éclair multiplié de la mort suspendue,
Mais les bêtes sont loin et le sol retentit
Des grands bonds saccadés de leur fuite éperdue.

Dans les herbes, dans les fossés, dans les sillons,
Elles rasent, comme un troupeau d'ombres, la terre.
Tandis que l'aile en feu de l'âpre émerillon
Trace déjà là-haut sa courbe solitaire.

Et le plein jour se lève et luit dans les fourrés
Et les bêtes par l'affre et la mort cravachées
Fuient toujours et toujours à travers champs et prés
Le dur et trépidant élan des chevauchées.

Autour des taillis creux, les chiens aboient là-bas.
Leur gueule est flasque et rouge et lourde et pantelante ;
Et quand le cor se tait tout à coup comme un glas,
L'haleine des coursiers s'entend rauque et sifflante.

La poursuite s'affole et les gens des hameaux
La voient passer au loin où leurs meules s'érigent,
Et les tours et les clos et les bois et les eaux
Semblent suivre le vol tonnant de son vertige.

Les bêtes fuient toujours, toujours, mais fuient en vain;
Car toujours et toujours la chasse les assiège
Et soudain les accule en un coin de ravin
Où d'énormes marais dorment comme des pièges.

Les flèches et les dards s'enfoncent dans les chairs,
Et les os sont brisés et les flancs se déchirent,
Et le sang gicle et coule autour des piqueurs clairs
Qui penchent sur la mort leur triomphe et leur rire,

Et le meurtre s'étale et grandit sous les cieux
Et se vautre et se souille aux fanges des tourbières,
Et sa rage s'épuise à tuer en des yeux
L'innocente et tranquille et profonde lumière.

LE CHASSEUR

Une à une, les plumes
Du bel oiseau tué là-haut
S'éparpillèrent
Dans la lumière.

Le corps tomba dans un fourré,
Et la meute, par les taillis enchevêtrés,
Pleine d'abois, cherchait sa proie,
Quand le chasseur, fusil au poing,

Resta rêveur à voir de loin
Ce duvet clair et ces plumes légères
Tourbillonner encor dans la lumière.
Son œuvre était sauvage : il le savait ;
Auprès de lui ses chiens bavaient
Et haletaient, gueules tendues,
Et les plumes, toujours, tournaient dans l'étendue.
Le vent tranquille les portait,
Elles tombaient et remontaient
Comme des flammes,
Elles se sentaient vivre encor
Et tressaillir du frêle essor
Des ailes et des âmes,
Morsure et sang, meurtre et fureur.
Oh ! la brutalité humaine, et la candeur
Douce et triste des choses :
Plumes tournant là-haut dans la clarté
Et sang épars sur le sol rouge et dévasté
Afin qu'un jour, pendant l'été,
Y fleurissent des roses.

REPAS DE CHASSE

Mangeurs aux francs gosiers, buveurs aux vastes trognes,
Les yeux ardents, le dos au feu,
Vous dévorez gaîment, en des repas fameux,
L'automne accommodée aux grands vins de Bourgogne.

Faisans, lièvres, lapins, marcassins et chevreuils,
Toutes les bêtes abattues
Dans le tumulte organisé de vos battues
Vous enflamment d'ardeur et vous gonflent d'orgueil.

Et vos rires sont lourds et vos propos sont lestes
Et vos exploits des jours d'antan,
Que vous narrez, l'un après l'autre, en vous flattant,
Tentent votre faconde et grandissent vos gestes.

Et le désir vous brûle et vous grille les mains
Quand les servantes délectables
Pour atteindre les plats au milieu de la table,
En allongeant leur corps, vous frôlent de leurs seins.

A la ronde, un instant, tous vos regards s'enflamment ;
Mais l'âge, hélas ! vous rend prudents
Et vous préférez tous sentir entre vos dents
Le fumet du gibier que le goût de la femme.

Et vous humez les sauces d'or, avec grand bruit.
Et l'hôtesse grasse et vermeille
Vous apporte avec soin les plus vieilles bouteilles
Que sa cave recèle au tréfonds de sa nuit.

Alors montent, plus violentes encor, l'orgie,
Et les chansons et les clameurs,
Et les défis qui font sourire ou qui font peur
Frappent plus fort du poing sur la nappe rougie.

Et minuit sonne au loin brutal et régulier
Au vieux clocher, le long des berges,
Et rien ne s'entend plus dans la sonore auberge
Que des pas inégaux butant sur l'escalier.

ROULIERS DU NORD

En ces beaux soirs de longue et penchante lumière,
Dans les plaines de Flandre où les villages blancs
Par les petits carreaux de leurs pauvres chaumières
Regardent luire et s'en aller les chemins lents,

Les grands rouliers du Nord passent devant les portes
Claquant du fouet et s'en allant au loin, si loin,
Que nul ne sait jusqu'où leurs quadriges transportent
Et les charges du trèfle et les amas du foin.

Ils vont, l'autre après l'un, par les routes anciennes,
Posant leur pied puissant où d'autres l'ont posé ;
Que le soleil défaille ou que la nuit survienne,
Ils vont, ne quittant point leur charroi balancé.

N'est-il pas leur travail, leur joie et leur conquête,
Et les astres en le voyant monter si haut
N'en rehaussent-ils pas d'une lueur secrète
L'essor et la grandeur, la gloire et le fardeau ?

Et qu'importe si les villages blancs ignorent
Jusqu'où les grands rouliers, l'autre après l'un, s'en vont,
Si le soir et la nuit, et le jour et l'aurore
Sont témoins de leur pas inlassable et profond ?

TABLE DES MATIÈRES

NOTE DES ÉDITEURS 4

A LA VIE QUI S'ÉLOIGNE

LES COMMUNIERS 7
AME DU MONDE 11
A CEUX QUI VIENNENT 14
LES MARINIERS D'ESCAUT 19
EN CES PAYS D'AIR RUDE 23
PAR LES JOURS DE SOLEIL... 26
NOVEMBRE EST CLAIR ET FROID 29
AUTOMNE..... 31
CONSEIL 33
LE HAUT AMOUR 35
DOUTE..... 37
LE DÉPART..... 38
LE RETOUR 40
DÉFAILLANCE 41

L'HEURE MAUVAISE 42
O COURONNE..... 44
MON FRONT ÉTAIT TROP LOURD..... 46
L'APRE DOULEUR 49
LA MORT NE M'ÉTAIT RIEN 51

TROIS ÉPITRES LYRIQUES

AU COLON 55
LES PARLEMENTS 61
LES VILLAGES 66

SEPT ÉPITAPHES

UN AVOCAT 71
ÉPITAPHE POUR UN IVROGNE 73
CE DÉFUNT-CI SONNAIT LES SACRES 75
UN SAGE..... 77
UN TAILLEUR..... 79
L'AVENTURIER 81
ÉPITAPHE POUR LA MARGUERITE DU BOIS-BOUSSU 83
VOUS, LES BRISES..... 85

AU DELA

FONTARABIE 89
AU VASTE ET NOCTURNE FRISSON 93
SUPRÊME APOTHÉOSE 95
LES TRAINS FOUS..... 97
MORNES CHEMINS..... 99
LA ROSE VOTIVE 101
LE ROI SERGENT 103
CELLE QUI PASSE..... 105
ARIDITÉ 108
LE JOUR SE RECULAIT..... 110

FEUILLES TOMBÉES

QUARTIER SINISTRE 115
SOUS ALEXANDRE VI..... 117
AUTOUR DES EX-VOTOS..... 119
ELLE EST FOLIE..... 121
D'UN VEUF A SA SERVANTE 123
NARCISSE 126
JEAN MUSARDIER..... 129
ON M'AVAIT DIT..... 131
CHANSON DE FOU 133
EN MARS 138
AVRIL 140
LE PRINTEMPS 142
LES AIRELLES ET LES ARMOISES..... 149
SEPTEMBRE 151
OCTOBRE 153
OCTOBRE 155
L'AUTOMNE EST UN PALAIS 157
NOVEMBRE..... 159
AUTOUR DU VIEUX TILLEUL 161
JOURS D'HIVER..... 163
LA LUNE ARGENTE AU LOIN 165
LE SOMMEIL 168
UNE FÊTE DE SOIR 170
LES CŒURS SIMPLES..... 172
MADAME IRÈNE 176
LA VILLE EST PROPRE 178
LE TERRAIN VAGUE..... 180
COMME UNE VIGNE..... 182
LES DEUX MYSTÈRES 184
NOËL 186
LORSQUE NOËL EST LOIN 189
TUERIE D'AUTOMNE..... 191
LE CHASSEUR..... 195
REPAS DE CHASSE 197
ROULIERS DU NORD 200

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quinze décembre mil neuf cent vingt-trois.

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois.

—

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

---

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER.

Emile Verhaeren

A la Vie qui s'éloigne

★

MERCVRE
DE
FRANCE

ARCHIVES & MUSEE DE LA LITTERATURE